

Tony Cliff

**Arguments pour le
socialisme par en bas**

- 1 – Le marxisme est-il toujours d'actualité ?**
- 2 – Marxisme et oppression**
- 3 – La révolution russe de 1917**
- 4 – Le capitalisme d'état**
- 5 – La lutte contre le fascisme**
- 6 – La lutte contre l'impérialisme et l'oppression nationale**
- 7 – La révolution permanente déviée**
- 8 – Importantes leçons de mai 68**
- 9 – Mondialisation : mythes et réalité**
- 10 – Pourquoi avons nous besoin d'un parti révolutionnaire ?**
- 11 – L'importance de la théorie marxiste**
- 12 – Les révolutionnaires et le réformisme**

1 – LE MARXISME EST-IL TOUJOURS D'ACTUALITÉ ?

Le socialisme par en bas

A l'école on nous enseigne l'histoire des grands hommes : les rois, les généraux, les empereurs. Je me souviens d'avoir appris que Cléopâtre se baignait dans du lait. Le professeur ne nous disait jamais qui avait produit le lait ni le nombre d'enfants égyptiens qui souffraient de malnutrition à cause du manque de lait. On nous dit que Napoléon est entré en Russie en 1812. On ne nous dit pas combien de paysans en uniformes, français ou russes, sont mort pour ça.

Le Manifeste du Parti communiste montre clairement que c'est l'action de millions de personnes qui compte :

« L'histoire de toutes les sociétés jusqu'à aujourd'hui est l'histoire de la lutte des classes.

Homme libre et esclave, patricien et plébéien, seigneur et serf, maître et compagnon, bref oppresseur et opprimés ont été en constante opposition ; ils se sont mené une lutte sans répit, tantôt cachée, tantôt ouverte, une lutte qui s'est à chaque fois terminée par la transformation révolutionnaire de la société tout entière ou par l'anéantissement mutuel des classes en lutte. »

Le socialisme tel qu'il est conçu dans la tradition stalinienne ou dans la tradition social-démocrate est un socialisme par en haut. Dans le cas des staliniens, c'est évident. Quand Staline éternuait, tous les membres du parti devaient sortir leur mouchoir.

Le socialisme de la social-démocratie semble, en comparaison, démocratique ; mais en réalité, il est complètement élitiste. On n'attend des hommes et des femmes ordinaires que leur voix aux

élections une fois tous les quatre ou cinq ans. Pour le reste, ils doivent s'en remettre à d'autres. Si une personne vote dix fois dans sa vie, il exerce ses droits démocratique pendant, disons, trente minutes au total. Lincoln a dit « une société ne peut être à moitié libre et à moitié esclave ». Les leaders de la social-démocratie attendent de la grande masse des gens qu'ils vivent leur vie entière dans l'esclavage et dans la « démocratie » durant trente minutes.

Les contradictions du capitalisme

Sous le capitalisme ceux qui travaillent ne contrôlent pas les moyens de production et ceux qui contrôlent les moyens de production ne travaillent pas.

Sous le capitalisme, la production est sociale – les travailleurs travaillent dans de grandes unités, des usines, des réseaux de chemins de fer, des bureaux, des hôpitaux qui les regroupent en grand nombre. La production est sociale mais la propriété ne l'est pas. La propriété est dans les mains d'individus, des compagnies capitalistes ou des États.

Dans toutes les unités de production existe une forme de planification. Mais il n'existe pas de plan pour coordonner les unités de production. Chez Volkswagen, ils produisent un moteur par voiture, une carrosserie par voiture, quatre roues (ou une de plus pour la roue de rechange), etc. Il y a coordination entre les différents aspects de la production. Mais il n'y a pas de coordination entre la production de Volkswagen et General Motors. La planification et l'anarchie sont deux faces d'une même pièce sous le capitalisme. Il est utile de juxtaposer le capitalisme et le féodalisme – qui l'a précédé – et le socialisme, qui le suivra.

Sous le féodalisme, la production était individualisée et la propriété aussi. Sous le socialisme la production sera sociale et la propriété sera sociale aussi.

Sous le féodalisme on ne pouvait pas parler de planification, ni au niveau d'une unité de production individuelle ni au niveau de l'ensemble de l'économie. Sous le socialisme, la planification s'appliquera à chaque unité de production autant qu'au niveau global. Parce que le capitalisme combine une dynamique et une productivité

énormes en même temps qu'y règne l'anarchie, nous sommes témoins du phénomène de la pauvreté au milieu de l'abondance. Pendant des milliers d'années, les gens mourraient de faim parce qu'il n'y avait rien à manger. Le capitalisme est la première société dans laquelle les gens meurent de faim parce qu'il y a trop de nourriture. Aux États-Unis, ils construisent des bateaux dont le fond s'ouvre pour couler en mer le grain de façon à maintenir les prix.

La pauvreté et la richesse prennent des formes plus extrêmes que jamais au cours de l'histoire. On a calculé que 358 multimilliardaires possèdent une richesse égale au revenu de la moitié de l'humanité. Cette moitié de l'humanité regroupe non seulement les plus pauvres mais aussi ceux qui dans les pays développés s'en sortent à peu près.

La compétition entre les capitaux et l'exploitation des travailleurs

Sous le féodalisme, le seigneur exploitait et opprimait les serfs de façon à améliorer sa vie de seigneur. Comme l'a dit Marx « les parois de l'estomac du seigneur déterminent les limites de l'exploitation du serf ». Ce qui motive Ford dans l'exploitation de ses employés ce n'est pas son propre appétit de consommation. Si c'était le cas, il ne serait pas si difficile de supporter les patrons : Ford emploie 250 000 travailleurs dans le monde. Si chacun ne donnait qu'un franc chaque jour sous forme de plus-value, cela suffirait amplement à pourvoir aux besoins de tous les propriétaires de Ford. Et il y a plus. Comme la croissance globale du système est beaucoup plus grande que celle de la consommation de toute la population, le fardeau des travailleurs aurait dû se réduire au cours du temps. Mais la raison pour laquelle les capitalistes nous exploitent n'est pas la satisfaction de leur consommation, c'est l'accumulation du capital. Pour survivre dans la compétition contre General Motors, Ford doit rééquiper ses usines encore et encore, il ne doit pas cesser d'investir du capital. L'anarchie produite par la compétition entre les capitalistes a un revers : c'est la tyrannie sous laquelle vivent les travailleurs dans chaque unité de production.

La nature de l'État capitaliste

Partout, on nous dit que l'État s'élève au-dessus de la société, que

l'État représente la nation. Le Manifeste du Parti communiste montre clairement que l'État est une arme aux mains de la classe dirigeante : « L'exécutif de l'État moderne n'est qu'un comité pour la gestion des affaires communes de l'ensemble de la bourgeoisie ».

Ailleurs, Marx a écrit que l'État est « une bande d'hommes en armes et ses annexes », l'armée, la police, les tribunaux et les prisons.

Marx appelait aussi l'armée « l'industrie du massacre » qui dépend de l'industrie en général. Les forces productives déterminent les forces de destruction. Au Moyen-âge, lorsque le serf ne possédait qu'un cheval et une charrue en bois, le chevalier possédait un cheval (meilleur) et une épée. Durant la première guerre mondiale, quand des millions d'hommes étaient mobilisés dans l'armée, des millions d'autres étaient mobilisés dans les usines pour produire les fusils, les munitions, etc. A notre époque où un doigt peut appuyer sur un bouton et transférer ainsi des millions de francs à l'autre bout de la planète, un doigt sur un autre bouton peut anéantir 60 000 personnes à Hiroshima. L'industrie du massacre et l'industrie tout court se correspondent comme le gant et la main. Si un martien trouvait un gant, il ne comprendrait pas pourquoi il a cinq doigts. Mais s'il savait que le gant sert à couvrir une main avec cinq doigts, tout deviendrait évident. La structure sociale de l'armée reflète aussi la structure de la société. Si l'armée comprend des généraux, des colonels, etc. jusqu'au simples soldats, il en va de même sur le lieu de travail où l'on trouve le propriétaire, le cadre, le contremaître, etc. jusqu'au simple travailleur.

La révolution prolétarienne

Pour exproprier les capitalistes, la classe ouvrière doit prendre le pouvoir politique. Mais Marx insistait sur le fait que les travailleurs ne peuvent pas simplement s'emparer de l'appareil d'État actuel parce que l'État actuel reflète la structure hiérarchique du capitalisme. Les travailleurs doivent détruire cet appareil d'État hiérarchique et le remplacer par un État dans lequel il n'y a pas d'armée permanente, par de bureaucratie permanente, où tous les officiels sont élus et révocables à tout moment, et où aucun ne gagne plus que les travailleurs qu'il représente. Marx arriva à cette conclusion en

observant la Commune de Paris en 1871, parce que, au cours de la Commune, c'est précisément ce que réussirent à mettre en place les travailleurs. Le Manifeste du Parti communiste explique : « Tous les mouvements historiques jusqu'à présent n'étaient que des mouvements de minorités ou dans l'intérêt de minorités. Le mouvement prolétarien est le mouvement autonome et conscient de la vaste majorité dans l'intérêt de l'immense majorité ».

Marx expliquait ainsi pourquoi nous devons faire la révolution : la classe dirigeante n'abandonnera pas ses privilèges, et les travailleurs ne se débarrasseront pas du poids des préjugés du passé sans une révolution.

Le capitalisme unit autant qu'il divise les travailleurs. Être en compétition pour trouver du travail, un logement, etc. divise la classe ouvrière. Combattre les patrons unit les travailleurs. L'unité maximale qui est au cœur de la révolution est la grève de masse. La révolution ne se fait pas en un seul « Grand soir », c'est un processus – fait de grèves, de manifestations, etc. – qui culmine lorsque les travailleurs prennent physiquement le pouvoir.

La violence, que l'on présente si souvent (et à tort) comme la révolution elle-même est, comme Marx l'a dit, « l'accoucheuse de la nouvelle société ». Notez bien : c'est « l'accoucheuse », pas le bébé lui-même ; elle ne fait qu'aider.

L'aspect le plus important de la révolution ce sont les changements spirituels de la classe ouvrière. Prenons un exemple : sous le Tsarisme, les juifs étaient durement persécutés. Il y avait des pogroms contre les juifs, ils n'étaient pas autorisés à vivre dans les deux capitales de l'empire, Petrograd et Moscou, sans une autorisation spéciale et il y avait encore une quantité d'autres terribles brimades. Puis vint la révolution : le président du soviet – l'assemblée des travailleurs – de Petrograd, Trotsky, était un juif ; le président du soviet de Moscou, Kamenev, était un juif ; le président de la République, Sverdlov, était un juif ; le chef de l'Armée rouge, Trotsky, était un juif.

Voici un autre exemple qui montre à quel point les idées peuvent changer énormément. En 1917, pendant la révolution, Lounacharsky organisait des meetings de 30 à 40 000 personnes où il parlait pendant

2 ou 3 heures sur des sujets comme William Shakespeare, la tragédie grecque, etc.

Socialisme ou fascisme

Dans le passage du Manifeste du Parti communiste cité plus haut, Marx écrivait que la lutte des classes se terminait « soit par la transformation révolutionnaire de la société toute entière, soit par la destruction mutuelle des classes antagonistes ». Il en était arrivé à cette conclusion à partir de l'expérience du déclin de l'empire Romain basé sur l'esclavage. Spartacus fut vaincu, les esclaves ne parvinrent pas à renverser la classe des propriétaires d'esclaves, la société déclina, les esclaves disparurent, furent remplacés par les serfs et les maîtres par les seigneurs féodaux (l'invasion par les tribus germaniques ne fut qu'un des éléments de ce processus). Engels formula la même idée en expliquant que l'humanité était placée devant ce choix : le socialisme ou la barbarie. Rosa Luxembourg encore développa cette idée. Aucun des deux ne connaissaient la barbarie comme nous la connaissons. Engels est mort en 1895 ; Rosa Luxembourg fut assassinée en janvier 1919. Aucun des deux ne pouvaient être au courant pour les chambres à gaz, pour Hiroshima et Nagasaki, pour la famine de masse en Afrique, etc, etc. Pendant que les Nazis frappaient aux portes du pouvoir les dirigeants du SPD (parti socialiste allemand) disaient que l'alternative était le statu quo. Ils appelèrent à voter pour le maréchal Hindenburg lors des élections présidentielles parce qu'il était de droite et non pas un nazi (mais le 30 janvier 1933 c'est lui qui appella Hitler à devenir chancelier). Les sociaux-démocrates soutenaient les décrets d'urgence de Brüning (chancelier de centre droit de 1930 à 1932 – NDT), qui signifiaient des mesures d'austérité dans le budget social pour les travailleurs, ils démoralisaient les travailleurs et ont joué le jeu des nazis. Fritz Tarnow, un « théoricien » des syndicats expliquait « le capitalisme est malade, nous sommes les médecins du capitalisme ». Marx disait que la classe ouvrière était le fossoyeur du capitalisme. Il y a une différence entre un médecin et un fossoyeur. Le médecin met un oreiller sous la tête d'un malade, le fossoyeur l'étouffe avec. Parce que le fascisme est un mouvement du désespoir, contrairement

au socialisme qui est un mouvement d'espoir, on ne peut pas séparer, dans la lutte antifasciste, la lutte contre les fascistes et la lutte contre les conditions qui mènent au désespoir. Il faut combattre les rats, mais aussi les égouts dans lesquels ils se reproduisent. Il faut lutter contre le fascisme, mais aussi contre le capitalisme, qui est responsable des conditions dans lesquelles le fascisme se développe – le chômage, les mauvais logements, la misère sociale etc.

Plus que jamais d'actualité

Les contradictions du capitalisme sont aujourd'hui plus profondes que ce qu'elles étaient à la mort de Marx en 1883. Ces contradictions sont visibles à travers les crises sociales et les guerres sans fin dans de nombreux pays. La classe ouvrière est aujourd'hui bien plus puissante qu'en 1883. Aujourd'hui, la classe ouvrière de la Corée du Sud est plus nombreuse que l'ensemble des classes ouvrières dans le monde dans l'année de la mort de Marx. Et la Corée du Sud n'est que l'onzième puissance économique du monde. Si l'on compte les travailleurs des USA, du Japon, de la Russie, de l'Allemagne, de la Grande Bretagne etc, alors il devient clair que le potentiel pour le socialisme est aujourd'hui plus important que jamais.

2 – MARXISME ET OPPRESSION

Le cœur du marxisme réside en ce que l'émancipation de la classe ouvrière sera l'œuvre de la classe ouvrière elle-même. En même temps, Marx indique que les idées dominantes dans la société sont les idées de la classe dominante. Une forme importante que peuvent prendre ces idées est l'éclatement de l'unité des travailleurs en différentes races, nationalités et identités sexuelles.

L'oppression des noirs par les blancs, des femmes par les hommes, etc, divise la classe ouvrière, et la politique du diviser pour régner renforce le pouvoir des capitalistes.

Comment l'oppression affecte-t-elle la condition des travailleurs qui appartiennent à la section opprimée ? Les travailleurs noirs en Angleterre sont exploités comme travailleurs. Le fait qu'ils soient discriminés en tant que Noirs aggrave l'exploitation. Ils ont de plus bas salaires, leurs conditions de travail sont plus mauvaises, ils souffrent de mauvais logements et d'autres privations sociales. C'est la même chose pour les femmes, qui sont contraintes de supporter la double charge du travail salarié et du soin des enfants et de la maison. Leurs emplois sont beaucoup plus marginaux, elles ont moins de facilités pour obtenir une qualification professionnelle, elles sont obligées de renoncer à leur emploi pour s'occuper des enfants en bas âge ; leur oppression aggrave leur exploitation.

Comment l'oppression affecte-t-elle les travailleurs qui appartiennent à la catégorie des oppresseurs ? Evidemment, ils se croient supérieurs aux travailleurs « inférieurs ». Mais en retirent-ils réellement un avantage ? Les travailleurs blancs dans les États du Sud des États-Unis pensent qu'ils en tirent profit parce qu'ils sont mieux payés que les Noirs, ont de meilleurs logements, etc. Mais les travailleurs blancs

gagnent plus dans le Nord ; mais aussi les Noirs du Nord gagnent plus que les Blancs du Sud.

Les travailleurs protestants en Irlande du Nord doivent penser que taper sur les catholiques est bon pour eux, sinon ils ne le feraient pas.

Le travailleur protestant a plus de chances de trouver un travail et d'avoir une vie agréable que le travailleur catholique, mais ce même salarié gagne moins qu'un ouvrier de Birmingham ou de Glasgow.

C'est la même chose pour les relations entre les travailleurs hommes et femmes. Il gagne plus qu'elle, par conséquent il semble qu'il bénéficie de son oppression. Mais il s'agit là d'une vision très superficielle de la situation. Réfléchissons. Un travailleur homme écrit à un de ses amis : « Sais-tu la bonne nouvelle ? Ma femme gagne des cacahuètes comme salaire, la nourrice coûte la peau des fesses, son emploi est menacé en permanence et, pour couronner le tout, elle à nouveau enceinte et on n'a pas les moyens de se payer un avortement. La vie est belle ! ».

Si je voyage dans un train répugnant de saleté, en tant que Blanc sous le régime capitaliste je vais avoir droit à une place près de la fenêtre. La femme ou le Noir auront un siège loin de la fenêtre et voyageront dans des conditions pires que les miennes. Mais le vrai problème, c'est le train. Nous n'avons aucun contrôle sur un conducteur qui nous conduit vers un précipice.

La partie la plus opprimée de la classe ouvrière donne l'image des pires horreurs du capitalisme. Trotsky a écrit que si on voulait comprendre le besoin d'une nouvelle société, on devrait regarder le monde avec les yeux d'une femme. Si l'on veut comprendre la nature de la société britannique aujourd'hui, on devrait la regarder avec les yeux de Neville et Doreen Lawrence, les parents de Stephen Lawrence, le jeune Noir dont les assassins, cinq nazis, sont protégés par la police anglaise.

Pour réaliser l'unité entre travailleurs blancs et noirs, le travailleur blanc doit aller vers les travailleurs noirs et faire plus de la moitié du chemin. Pour réaliser l'unité entre travailleurs hommes et femmes, le travailleur homme doit faire un détour pour prouver qu'il n'est pas du côté des oppresseurs. Lénine a exprimé cela de façon très simple en 1902. Il a écrit que lorsque les travailleurs se mettent en grève pour

des augmentations de salaires ils sont des syndicalistes ; ce n'est que lorsqu'ils font grève pour protester contre les violences faites aux Juifs ou aux étudiants qu'ils sont véritablement socialistes.

Une grève impliquant des travailleurs blancs et noirs aide à éradiquer le racisme. Une grève renforce la solidarité, et a par conséquent un impact plus profond que la seule revendication immédiate. Le changement de mentalité chez les travailleurs est le résultat le plus précieux d'une grève.

Mais la solidarité peut avoir pour point de départ une manifestation antiraciste, qui conduit à un sentiment d'unité avec les travailleurs noirs qui a un impact sur les futurs conflits sociaux. A Londres, les meetings de solidarité avec la famille Lawrence, composés de Noirs et de Blancs, connaissent une forte affluence et non seulement ils ne manqueront pas d'avoir un impact puissant sur l'attitude de millions de personnes envers la police, mais ils inspireront aussi une solidarité croissante parmi les travailleurs sur bon nombre d'autres questions.

Une grève dans laquelle hommes et femmes sont côte à côte contribue à renverser le sexisme. Il faut se rappeler la Commune de Paris, dans laquelle les femmes ont combattu héroïquement, au point qu'un journaliste britannique a pu dire que si tous les communards avaient été des femmes ils auraient sûrement gagné.

Il n'y a pas très longtemps, dans un meeting à Londres, je disais : « Vienne la révolution, et ce sera une jeune femme noire de 26 ans, lesbienne, qui sera présidente du Conseil Ouvrier de Londres ». J'ai choisi ces caractéristiques parce chacune d'elles brise les tabous du capitalisme. Jeune est mauvais, noir est mauvais, femme est mauvais, lesbienne est mauvais. Après la réunion une jeune femme noire est venue me voir et m'a dit : « C'est moi. Je suis noire, comme tu peux le voir, je suis une femme, je suis âgée de 26 ans et je suis lesbienne ». Je lui ai répondu : « Désolé, sister, mais tu as raté le coche. La révolution sera dans dix ans. Alors tu seras trop vieille ». Bien sûr, mes paroles ne sont pas à prendre littéralement. Le président du Conseil Ouvrier de Londres pourra très bien être un Irlandais de 70 ans, grand-père de 15 petits-fils.

Un révolutionnaire doit être extrême dans son opposition à toutes les formes d'oppression. Un révolutionnaire blanc doit être plus extrême

dans son opposition au racisme qu'un révolutionnaire noir. Un révolutionnaire goy (non juif – NDT) doit s'opposer à l'antisémitisme plus fortement que n'importe quel juif. Un révolutionnaire de sexe masculin doit être totalement intolérant vis-à-vis du harcèlement ou du mépris des femmes. Nous devons être la tribune des opprimés.

3 – LA REVOLUTION RUSSE DE 1917

La Révolution de février

Le 23 février 1917 commencèrent les fêtes de la journée internationale des femmes. Ce fut le début de la révolution. Le lendemain 200 000 travailleurs se mirent en grève à Petrograd. Le jour suivant, le 25, la grève générale éclata dans toute la ville et un certain nombre de grévistes furent tués par l'armée. Deux jours plus tard il y eut une mutinerie des régiments de la Garde royale. Des soldats refusèrent de tirer sur les manifestants et dans certains cas l'officier qui donnait l'ordre de tirer fut tué par un des soldats. Le Tsar abdiqua. Il est intéressant de noter qu'un jour seulement avant l'abdication du Tsar, un Soviet des députés ouvriers fut formé. Le souvenir du Soviet de 1905 accéléra l'événement. Tous les lieux de travail envoyèrent des délégués au Soviet.

La révolution fut totalement spontanée et pas du tout planifiée.

Comme l'a dit très justement Trotsky : « Personne, mais personne – nous pouvons l'affirmer de manière catégorique sur la base de toutes les données – personne ne pensait que le 23 février allait marquer le début d'une poussée décisive contre l'absolutisme ».

Soukhanov, un témoin brillant de la révolution, fit remarquer : « Pas un seul parti ne se préparait pour le grand bouleversement ».

De la même façon, un ancien directeur de l'Okhrana, la police politique tsariste, affirma que la révolution était « un phénomène purement spontané et pas du tout le fruit de l'agitation d'un parti. ».

Au moment où des millions de gens entraient dans la vie politique pour la première fois, le Parti bolchevique apparaissait comme très marginal, possédant, après la révolution, quelques 23 000 membres. Ce ne fut pas avant le 25 février que les Bolcheviks sortirent leur

premier tract appelant à une grève générale – après que 200 000 ouvriers eurent déjà arrêté le travail !

Lors des élections au Soviet les bolcheviks constituaient une minuscule minorité. Sur 1500-1600 délégués seulement 40, soit 2,5%, étaient des bolcheviks.

Le double pouvoir

A côté du gouvernement provisoire, dirigé par le Prince Lvov, se trouvait le gouvernement des soviets. Il y avait donc un double pouvoir. Une telle situation ne pouvait durer longtemps. L'un ou l'autre des deux gouvernements allait devoir céder.

Au début, le soviet soutenait le gouvernement de Lvov. A la séance du soviet du 2 mars, une résolution proposait de transférer le pouvoir au gouvernement provisoire, c'est-à-dire à la bourgeoisie. Seuls 15 députés votèrent contre. Cela signifie que même les 40 Bolcheviks ne s'y opposèrent pas. La pression massive des 1600 députés influença les Bolcheviks. Les partis qui dominaient le soviet, les mencheviks et les socialistes révolutionnaires, adoptèrent une position confuse. Ils soutenaient les Soviets mais soutenaient aussi le gouvernement provisoire bourgeois. Ils voulaient la paix mais soutenaient la guerre. Ils étaient bien disposés à l'égard de la revendication des paysans pour la terre mais soutenaient le gouvernement qui était le porte-parole des propriétaires fonciers.

Il n'y a pas de compromis possible en période révolutionnaire.

Chaque question exige une réponse extrêmement claire.

La direction bolchevique en Russie était elle-même extrêmement confuse. Le 3 mars le comité de Petrograd du Parti bolchevique adopta une résolution affirmant qu'il « ne s'opposerait pas au pouvoir du gouvernement provisoire dans la mesure où sa politique demeure conforme aux intérêts du prolétariat et des larges couches démocratiques du peuple. » . La formule « dans la mesure où » (postolku, postolku) apparaissait dans la résolution du Comité exécutif du soviet de Petrograd sur les rapports avec le gouvernement provisoire et devint une façon de se référer à cette politique particulière de soutien au gouvernement.

Lénine en Suisse était furieux quand il reçut un exemplaire de Pravda

qui déclarait que les bolcheviks soutiendraient le gouvernement provisoire sans hésiter « dans la mesure où il lutte contre la réaction et la contre-révolution » oubliant que le seul agent important de la contre-révolution était à l'époque ce même gouvernement provisoire.

Lénine réarme le parti

Le 3 avril Lénine arriva à Petrograd. Le comité de Petrograd mobilisa plusieurs milliers d'ouvriers et de soldats pour accueillir Lénine à la gare de Finlande. Le président du Soviet, Scheidze, un Menchevik, accueillit Lénine au nom de la Révolution russe victorieuse. La réponse de Lénine fut tranchante : « quelle Révolution russe victorieuse ? Ils l'ont faite en France il y a plus d'un siècle. Les capitalistes possèdent toujours les usines, les propriétaires fonciers possèdent la terre, la guerre impérialiste continue. A bas la guerre impérialiste ! La terre, le pain et la paix, tout le pouvoir aux Soviets ! ».

On aurait pu penser que la déclaration de Lénine serait accueillie par la foule avec une clameur d'approbation. Au lieu de cela, ils furent abasourdis. Il y eut un silence complet. La seule voix qu'on entendait était celle de I.P. Goldenberg, un ancien membre du comité central du Parti bolchevique, qui s'exclama : « Lénine est fou ! ».

Les révolutionnaires essayaient, bien sûr, d'influencer les masses mais cela marchait dans les deux sens. Les points de vue de l'immense majorité influençaient aussi les révolutionnaires. Quelques jours plus tard Lénine rencontra le Comité du Parti bolchevik de Petrograd. Il y défendit ses Thèses d'avril. Sur seize membres présents deux votèrent pour les thèses de Lénine, treize votèrent contre et un s'abstint. Malgré ce début de mauvaise augure, Lénine put gagner à ses positions une proportion importante du parti dans un espace de temps étonnamment court. Ce fut la conséquence à la fois de la cohérence des arguments de Lénine et de l'expérience quotidienne de millions de gens. La guerre persistait, des milliers de gens continuaient de mourir, les propriétaires fonciers n'avaient pas cessé d'exploiter les paysans de manière très dure, les capitalistes menaient une vie de luxe alors que les ouvriers souffraient de la pénurie. Il fallut à peu près un mois à Lénine pour convaincre le parti.

Pour gagner les soviets à son point de vue il fallut un peu plus longtemps. Au début du mois de septembre les bolcheviks gagnèrent une majorité dans le soviet de Petrograd et Trotsky devint son président. Au même moment les bolcheviks gagnèrent le soviet à Moscou et le bolchevik Kamenev devint son président.

A partir de ce moment-là la victoire de la Révolution d'octobre fut toute proche.

Alors que la Révolution de février fut spontanée, la Révolution d'octobre fut planifiée.

Le 10 octobre le comité central du Parti bolchevik se prononça en faveur d'une insurrection armée. Trois jours plus tard la section des soldats du soviet de Petrograd vota le transfert de toute autorité militaire du Quartier général au Comité militaire révolutionnaire, dirigé par Trotsky. Le 16 octobre une réunion élargie du Comité central, de la Commission exécutive du Comité de Saint-Petersbourg, de l'Organisation militaire, de membres du soviet de Petrograd, de syndicats, de comités d'usine, du Comité de la région de Petrograd et les cheminots réaffirmèrent la décision concernant l'insurrection. Le 20 octobre le Comité militaire révolutionnaire commença les véritables préparations de l'insurrection. Le 25 octobre l'insurrection eut lieu. Trotsky organisa cette action de façon brillante tout comme il fera plus tard quand il mènera l'Armée rouge à la victoire au moment de la guerre civile.

La Révolution d'octobre était tellement bien planifiée et exécutée qu'il y eut très peu de morts. Beaucoup plus de gens perdirent la vie pendant la Révolution de février.

Assez souvent on présente la révolution comme essentiellement un acte de violence. Marx écrivit que la violence était la « sage-femme de la nouvelle société ». C'est bien la sage-femme et non pas le bébé lui-même, c'est juste de l'aide. Moins de gens furent tués lors de la Révolution d'octobre que pendant le tournage du film d'Eisenstein sur les mêmes événements, quelques années plus tard.

Après la révolution, pendant la guerre civile, plusieurs centaines de milliers de personnes furent tuées. Mais ce n'était pas à cause de l'action du gouvernement soviétique mais à cause de l'invasion de quelques seize armées étrangères : allemande, française, britannique,

japonaise, américaine, polonaise, turque, lituanienne, lettone, estonienne, finlandaise. Rendre les bolcheviks responsables de cela serait comme si on reprochait l'utilisation de la violence par n'importe quelle personne qui l'utiliserait pour se défendre contre un assassin.

La révolution victorieuse

Au cours du vingtième siècle il y eut un certain nombre de révolutions prolétariennes. Hélas, une seule – la Révolution russe de 1917 – se termina en victoire. Maintes et maintes fois on a pu voir des révolutions faites à moitié, ce qui confirme les mots prophétiques de Saint Just au moment de la Révolution française : « Ceux qui font une demi révolution creusent leur propre tombe. ».

En novembre 1918 la révolution en Allemagne se débarrassa du Kaiser et mit fin à la Première guerre mondiale. Hélas, de grands patrons comme Krupps et Thyssen restèrent en place ainsi que des généraux et des militaires réactionnaires qui fondèrent des unités de droite : les Freikorps (corps-francs). Une situation de double pouvoir existait en Allemagne car à côté du parlement il y avait les conseils ouvriers. Aucune révolution ne se libère d'un seul coup des chaînes du passé. A côté du neuf, qui représente l'avenir, le vieux subsiste. Comme le disait Marx : « le poids des générations passées pèse comme un cauchemar sur l'esprit des générations d'aujourd'hui ». Sous la protection du gouvernement social-démocrate, des officiers des Freikorps assassinèrent les dirigeants révolutionnaires Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht. Les événements révolutionnaires continuèrent avec des hauts et des bas jusqu'en 1923 mais ils se terminèrent par la victoire du capitalisme. Le mouvement nazi naquit en 1919. En 1923 il organisa un coup d'État « manqué » en Bavière mais il attendait dans les coulisses. Ce fut une occasion manquée de plus pour les travailleurs et ils le payèrent cher lorsque Hitler arriva au pouvoir.

En France dans les années 1930 il y eut une montée massive de la lutte ouvrière qui commença en février 1934 et culmina en 1936 par une victoire décisive du Front Populaire – une alliance entre le Parti communiste, le Parti socialiste et les Radicaux socialistes, qui

n'étaient ni radicaux ni socialistes. Des millions de travailleurs se sont dit : « Maintenant nous avons le gouvernement, prenons les usines ». En juin 1936 eut lieu une vague d'occupations des usines. Les dirigeants du Parti communiste et du Parti socialiste, par contre, battirent retraite à la suite d'un compromis avec les employeurs. Ce fut le Radical socialiste, Daladier qui signa l'accord de Munich avec Hitler en 1938 et ce fut le même parlement (sans les députés du Parti communiste, interdit depuis 1939 – NDT) qui avait été élu lors de la grande victoire du Front Populaire en 1936, qui vota les pleins pouvoirs au Maréchal Pétain, l'homme qui prendra la tête du régime de Vichy et qui collaborera avec les nazis à partir de 1940.

Lorsque l'Indonésie gagna son indépendance face aux Hollandais en 1949, le pays était dirigé par le nationaliste bourgeois, Ahmed Sukharno. Son idéologie était basée sur les principes de la Pancasila dont les principaux éléments étaient une croyance en Dieu et en l'unité nationale. Tragiquement, le Parti communiste ne s'opposa pas à Sukharno mais au contraire s'entendit complètement avec lui sur le besoin de l'unité nationale. Le résultat montra la vérité des mots de Saint Just. Le Parti communiste d'Indonésie avait bien plus de membres que le Parti bolchevik à l'époque de la révolution : trois millions comparés à 250 000. La classe ouvrière indonésienne était plus grande que la classe ouvrière russe à la veille de la révolution. La paysannerie était plus nombreuse en Indonésie qu'en Russie. En 1965 un général nommé par Sukharno, un certain Suharto, organisa un coup d'État avec le soutien des États Unis, du gouvernement travailliste britannique et de l'Australie. Entre 500 000 et un million de personnes furent massacrées.

Le Moyen Orient est une autre région où il y a eu de grands bouleversements qui ont fait trembler les régimes en place mais qui n'ont pas réussi à faire une percée fondamentale. En Irak, le roi Fayçal fut renversé en 1951 par un mouvement de masse. Le Parti communiste d'Irak était un parti très fort, en fait le Parti communiste le plus fort du monde arabe. Il entra dans une alliance avec le parti nationaliste bourgeois, le Baas. Le Parti communiste, contrôlé par des stalinien, croyait que la révolution à venir serait une révolution démocratique, ce qui exigeait une alliance entre la classe ouvrière et

les partis bourgeois. Une telle alliance signifie en pratique la subordination des travailleurs aux capitalistes. Les membres du Parti communiste et les travailleurs payèrent très cher cette alliance. Le Baas, dirigé par le général Saddam Hussein, et avec l'aide de la CIA, se livra à un massacre général des communistes.

En Iran, une grève générale provoqua le renversement du shah en 1979. Des shoras (conseils ouvriers) se multiplièrent partout dans le pays. Tragiquement la direction de ces shoras, en grande partie le Parti Tudeh prosoviétique et les Fedayins pensaient que c'était une révolution bourgeoise démocratique au lieu d'une révolution prolétarienne et appuyèrent donc la mise en place de la République islamique. L'Ayatollah Khomeini accéda ainsi au pouvoir sans montrer la moindre gratitude ni au Tudeh ni aux Fedayins et la gauche subit une répression sanglante.

Je pourrais citer d'autres révolutions manquées, telles que la Hongrie en 1919 et en 1956, l'Allemagne en 1923, la Chine en 1925-27, l'Espagne en 1936, la France en 1968, le Portugal en 1974-75.

Limiter la révolution socialiste à la révolution démocratique (c'est à dire au simple établissement d'une démocratie parlementaire) et la préférence pour la seconde n'est pas l'apanage exclusif des dirigeants sociaux-démocrates mais est devenue la ligne directrice des directions stalinienne dans le monde entier.

La révolution russe de 1917 est une exception dans cette série de demi-révolutions. Le Parti bolchevik joua un rôle crucial dans l'accomplissement de la Révolution russe.

La différence entre la réussite et l'échec, entre la Russie en octobre 1917 et les autres révolutions ouvrières fut que dans le cas de la Russie il y avait un parti révolutionnaire de masse qui fournissait une direction efficace. S'il est vrai que les révolutionnaires ne peuvent pas décider le moment où la crise révolutionnaire éclate, ils décident néanmoins de l'issue finale par leur capacité ou non de construire un parti révolutionnaire fort.

C'est la classe ouvrière qui fait la révolution et non pas le parti mais le parti guide la classe ouvrière. Trotsky l'expliquait de manière très juste : « Sans une organisation dirigeante, l'énergie des masses se dissiperait comme la vapeur qui n'est pas enfermée dans un moteur à

piston. Néanmoins ce qui fait tourner le moteur ce n'est ni le piston ni le moteur mais la vapeur ».

Les Bolcheviks tiennent leurs promesses

La terre des propriétaires fonciers fut distribuée aux paysans, les usines furent nationalisées et gérées sous contrôle ouvrier, les nationalités opprimées obtinrent le droit à l'autodétermination et la Russie qui avait été une prison des nations devint une fédération de peuples libres et égaux.

Pendant des siècles l'antisémitisme avait sévi dans la Russie tsariste. En 1881, il y eut 500 pogroms contre des Juifs. Les Juifs n'avaient pas le droit de vivre dans les deux capitales Moscou et Petersbourg à moins d'avoir une permission spéciale. Maintenant le président du soviet de Petersbourg, Trotsky, était juif, le président du soviet de Moscou, Kamenev, était juif, le président de la République soviétique, Sverdlov, était juif. Lorsque Trotsky devint chef de l'Armée Rouge il fut remplacé en tant que président du soviet de Petersbourg par un autre juif, Zinoviev.

La révolution fut un festival des opprimés. En 1917, pendant les mois de la révolution, Anatoly Lounatcharsky, un orateur brillant, s'adressait à des meetings de 30 à 40 000 personnes, parlant pendant deux ou trois heures sur des sujets tels que William Shakespeare, le théâtre grec, etc. La population de Londres est quatre fois plus grande que celle de Petersbourg à l'époque et les travailleurs britanniques sont plus instruits que ne l'étaient les russes mais on chercherait en vain un meeting de ce type à Londres aujourd'hui.

Le gouvernement soviétique vota les lois les plus progressistes du monde concernant l'émancipation des femmes : le droit au divorce à la demande d'un des partenaires, l'avortement libre et gratuit (pour la première fois au monde), la restauration collective afin de libérer les femmes de la cuisine, l'organisation de crèches, etc. Toutes les lois contre les homosexuels furent abolies aussi.

Mais ... la Révolution russe mena à Staline et au goulag

C'est un argument que l'on entend très souvent dans la bouche de ceux qui s'opposent à la révolution et cela semble être du bon sens.

Malheureusement c'est le même type de bon sens qui pourrait affirmer que la bombe nucléaire sur Hiroshima était la conséquence de la loi de la pesanteur de Newton. L'affirmation contient une part de vérité. Sans la loi de la pesanteur la bombe ne serait pas tombée pas de l'avion.

La clé pour comprendre la montée de Staline se trouve dans la nature internationale de la Révolution russe. La Révolution russe faisait partie de la révolution mondiale et ne peut être expliquée autrement que par des facteurs internationaux. La classe ouvrière russe était minuscule. Les travailleurs des usines, des chemins de fer et des mines ne comptaient que trois millions de personnes sur une population de 160 millions. La production industrielle de la Russie en 1917 n'était pas plus importante que celle de la Belgique. Par contre la classe ouvrière russe était concentrée dans des unités bien plus grandes. Il y avait, par exemple, 40 000 ouvriers dans l'usine métallurgique de Poutilov ce qui en faisait, à l'époque, l'usine la plus grande du monde. Ceci n'était pas la conséquence d'un développement organique et graduel de l'économie russe. C'était dû, presque exclusivement, au capital étranger qui avait été investi en Russie.

Les aspirations des ouvriers russes furent elles aussi formées par les conditions internationales. En Grande Bretagne il a fallu plus de deux siècles entre le début de la production industrielle et l'adoption par les travailleurs de la revendication de la journée de huit heures. En Russie ce fut la revendication centrale de la Révolution de 1905.

Le marxisme n'était pas non plus un produit originaire de la Russie. Il n'y a eu aucun Adam Smith russe suivi d'un David Ricardo russe, suivi d'un Karl Marx russe. Le marxisme est arrivé sous une forme mûre dans la vie intellectuelle et politique de la Russie. Le Volume I du Capital fut publié pour la première fois en 1867. L'édition russe apparut six ans plus tard. C'était la première traduction du Capital. Enfin, la dernière impulsion à la Révolution russe est venue aussi de l'étranger – ce furent les terribles coups portés à l'armée russe par les troupes allemandes.

Lénine et Trotsky avertirent sans cesse que le régime soviétique serait condamné à l'échec si la révolution ne s'étendait pas et avant tout si

la Révolution allemande ne venait pas à sa rescousse. Et ce fut ainsi. Staline ne fut pas l'héritier de la Révolution russe mais son fossoyeur. Ceci est clairement démontré par le fait qu'il assassina chaque membre du Comité central du Parti bolchevik qui avait survécu à la révolution et à la guerre civile. Le père du stalinisme ne fut pas Lénine mais Noske, le dirigeant social-démocrate de droite qui fut directement impliqué dans l'assassinat de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht et dans l'assassinat de la Révolution allemande.

Tragiquement, la Révolution allemande fut beaucoup moins bien organisée ou développée que la Révolution russe. Je me souviens quand j'ai rencontré Heinrich Brandler, dirigeant du Parti communiste après la mort de Rosa Luxembourg. Je lui ai demandé quel était l'état de l'organisation de Rosa Luxembourg en 1918. Il a dit qu'il y avait 4000 membres dont la majorité n'était « pas des marxistes mais des pacifistes » (ce sont les mots de Brandler). Comparez cela aux Bolcheviks qui avaient existé en tant que parti depuis 1903 avec une organisation en 1917 de 23 000 membres, et cela dans un pays où la classe ouvrière était bien plus petite qu'en Allemagne.

Dans un ruisseau l'eau reste claire. Dans de l'eau stagnante la crasse remonte à la surface. L'isolement de la Révolution russe a fait que la crasse est montée à la surface. Lorsque Staline est entré en concurrence avec l'impérialisme occidental, par nécessité il l'a imité. Comme l'Allemagne nazie possédait une énorme machine militaire et industrielle, Staline voulait avoir la même chose. La seule manière d'y arriver était d'exploiter les travailleurs et les paysans russes.- d'où le goulag. La Russie stalinienne devint de plus en plus symétrique à l'Allemagne nazie. Son régime devint capitaliste d'État.

4 – LE CAPITALISME D'ÉTAT

Autopsie

Il y a 52 ans, en 1947, j'arrivais à la conclusion que les régimes staliniens étaient des régimes capitalistes d'État. J'ai écrit des livres pour développer cette théorie. Mais on ne peut être sûr de ses idées que lorsque le test des événements vient les confirmer.

La chute des régimes staliniens a rendu possible la réfutation ou la confirmation de la théorie. Si un docteur dit qu'un patient a un cancer et qu'un autre docteur dit qu'il a la tuberculose, l'autopsie dira qui avait raison. L'effondrement du stalinisme rend possible un tel diagnostic.

Si la Russie était un pays véritablement socialiste dans la lignée de la révolution d'Octobre 1917, ou si les régimes staliniens étaient des États ouvriers fussent-ils déformés ou dégénérés, l'effondrement du stalinisme aurait signifié qu'une contre-révolution avait lieu.

Les travailleurs défendraient un État ouvrier de la même façon que les travailleurs défendent leurs syndicats, aussi droitiers et bureaucratisés soient-ils, contre ceux qui essaient de les éliminer.

Les travailleurs savent par leur propre expérience que le syndicat, aussi faible soit-il, est l'organisation de défense des travailleurs. Les travailleurs dans les entreprises où un syndicat existe gagnent de meilleurs salaires et ont de meilleures conditions de travail que les travailleurs dans les entreprises sans syndicat.

Est-ce que les travailleurs en Russie et dans les pays de l'est ont défendu ces régimes en 1989-1991 ? Bien sûr que non. Les travailleurs sont restés passifs. Il y eut moins de violence à ces moments là que durant la grève des mineurs de 1984-1985 en Angleterre. Le seul pays où le régime fut défendu, et violemment, fut

la Roumanie. Mais là il fut défendu non par les travailleurs mais par la Securitate, la police secrète du régime.

Deuxièmement, s'il y avait eu une contre-révolution, les gens au sommet auraient été remplacés. Mais une des caractéristiques de l'effondrement des régimes staliniens c'est que le même personnel, la Nomenklatura, qui avait dirigé l'économie, la société et la politique sous le stalinisme, a continué de se trouver au sommet après. Les événements de 1989-1991 ne furent pas un pas en arrière pour les gens au sommet, ni un pas en avant, mais un pas sur le côté.

Il est clair qu'il n'y a pas eu de changement qualitatif entre le régime stalinien et ce qui existe à présent en Russie et dans les pays de l'est. Puisqu'il n'y a plus personne pour nier que ces pays sont capitalistes, a posteriori, ils l'étaient donc aussi auparavant.

La naissance du Capitalisme d'État en Russie

La révolution d'Octobre 1917 a porté la classe ouvrière au pouvoir en Russie. Cette révolution a eu un impact retentissant à l'échelle internationale. Des révolutions ouvrières se sont produites en Allemagne, en Autriche, en Hongrie. Des partis communistes de masse se sont développés en France, en Italie et ailleurs.

Lénine et Trotsky étaient fermement convaincus que le sort de la révolution en Russie dépendait de la victoire de la révolution en Allemagne. « Sans cela, ne cessaient-ils de répéter, nous sommes condamnés ».

Tragiquement, la révolution allemande (1918-1923) s'acheva par une défaite. L'absence d'un parti révolutionnaire avec des cadres expérimentés condamna la révolution. Nous avons vu, encore et encore par la suite, échouer des révolutions parce qu'il n'y avait pas de parti révolutionnaire : en Espagne et en France en 1936, en Italie et en France entre 1944 et 1945, en Hongrie en 1956, en France en 1968, au Portugal en 1975, en Iran en 1979, en Pologne en 1980-1981.

En 1923, la défaite de la révolution allemande provoqua en Russie un tournant vers le pessimisme et l'adaptation à droite. Staline mena ouvertement une campagne contre Trotsky en 1923. Il fut aidé dans sa tâche par le fait que Lénine était sur son lit de mort, hors jeu pendant

un an. Trotsky expliqua que la montée du stalinisme était le produit de l'isolement de la révolution russe et de la pression du capitalisme mondial. C'était absolument juste. Aussi sa description du régime stalinien comme un État ouvrier dégénéré était-elle convenable, à ce moment là.

Si un chien enragé m'attaque, j'ai besoin d'utiliser des moyens symétriques aux siens pour me défendre. S'il utilise la violence je dois utiliser la violence. Bien entendu, mes dents ne valent pas les siennes, j'userai donc d'un bâton. Si je tue le chien enragé, la symétrie prend fin. Si c'est le chien qui me tue, la symétrie prend fin aussi. Mais qu'arrivera-t-il si je ne suis pas assez fort pour tuer le chien, qu'il n'est pas assez fort pour me tuer et que nous sommes enfermés dans la même pièce pendant des mois ? A la fin, personne ne sera plus capable de faire la différence entre le chien et moi.

Le régime soviétique était attaqué par les forces armées d'Allemagne, de France, d'Angleterre, des États-Unis, d'Italie, du Japon, de Roumanie, de Finlande, de Lettonie, de Lituanie, de Turquie. Ces armées, alliées aux armées russes blanches, ne réussirent pas à battre l'armée rouge. De l'autre côté, le gouvernement révolutionnaire de Russie ne réussit pas à battre les gouvernements capitalistes mondiaux. Alors, en définitive, la pression du capitalisme mondial obligea le régime stalinien à devenir de plus en plus similaire aux régimes du capitalisme mondial. Les lois du développement de l'économie et de l'armée russes étaient identiques à celles du capitalisme mondial.

Quand, en 1928, Staline déclara que la Russie rattraperait les pays industriels développés en 15 ou 20 ans, cela signifiait que la Russie accomplirait en l'espace d'une génération ce qui avait pris 100 ans de révolution industrielle en Angleterre. En Angleterre, il fallut, avec le système « d'Enclosures » qui chassait les paysans des terres communales qu'ils avaient cultivé pendant des générations, 3 siècles pour les exproprier, les pousser vers les villes et faciliter le développement du capitalisme. En Russie, la paysannerie fut expropriée en 3 ans par la soi-disant « collectivisation ».

Quand Staline construisit son appareil industriel et militaire, il le faisait avec des bases bien plus faibles que celle des concurrents

auxquels il faisait face, mais avec des ambitions équivalentes. Si l'Allemagne nazie avait des tanks et des avions, l'appareil militaire que construisait Staline ne pouvait se permettre de refléter les forces productives de la Russie (en 1928, les paysans n'avaient pas de tracteurs mais des charrues en bois, les Sokha) mais celles de l'Allemagne.

L'industrialisation de la Russie était donc très orientée vers l'industrie lourde comme base à une industrie d'armement moderne.

J'ai trouvé significatif, au cours de mes recherches, de comparer la production au cours des différents plans quinquennaux. J'ai pu trouver les objectifs des premier, second, troisième, quatrième et cinquième plans et les comparer (en Russie, sous Staline, personne n'aurait osé faire ça).

Du côté de l'industrie lourde on peut considérer les objectifs de production d'acier : 10,4 millions de tonnes pour le premier plan, 17 millions pour le second, 28 millions pour le troisième, 25,4 millions pour le quatrième (à cause de la guerre), 44,2 millions pour le cinquième. Il est clair que la courbe est poussée rapidement vers le haut. La même chose s'applique à l'électricité, au charbon, au minerai de fer, etc.

Du côté des produits de consommation, le tableau est très différent.

Prenons par exemple les produits en coton : l'objectif du premier plan était de 4,7 milliards de mètres, celui du second de 5,1, celui du troisième de 4,9, celui du quatrième de 4,7 milliards de mètres.

Pendant plus de 20 ans, l'objectif n'augmenta pas du tout ! Pour les produits en laine, les chiffres sont même pires : le premier plan fixait comme objectif d'amener la production à 270 millions de mètres, le second à 227, le troisième à 177, le quatrième à 159. Les objectifs du plan fixèrent une diminution de 40 % sur 20 ans.

La Russie fut très efficace pour produire des spoutniks mais pas pour produire des chaussures.

Le capitalisme est dominé par la nécessité d'accumuler du capital.

Ford doit investir sinon, il sera battu par General Motors. La compétition entre les entreprises oblige chacune d'entre elles à investir de plus en plus, à accumuler de plus en plus de capital, à réduire la part des richesses produites qui reviendra finalement

(lorsqu'ils auront dépensés leurs salaires) aux travailleurs. La tyrannie du capital sur les travailleurs est l'autre face de la compétition entre capitaux.

La même chose s'applique à la tyrannie stalinienne envers les travailleurs et les paysans en Russie. L'exploitation féroce, y compris le goulag, était le produit de la compétition entre le capitalisme d'État russe et les autres puissances capitalistes, en premier lieu l'Allemagne nazie.

Les objections contre la théorie du capitalisme d'État.

Trois arguments principaux sont développés contre la théorie du capitalisme d'État. D'abord, l'idée que le capitalisme est lié à la propriété privée. En Russie, les moyens de production étaient aux mains de l'État.

Deuxièmement, le capitalisme est incompatible avec la planification. L'économie russe était planifiée.

Troisièmement, certains marxistes révolutionnaires affirmaient que ce qu'il fallait faire en Russie stalinienne, s'était une « révolution politique » pour changer la structure du gouvernement et c'est tout. Sous le capitalisme, au contraire, ce qu'il faut faire, c'est une révolution sociale, qui bouleverse le contrôle de la production des richesses.

Nous devons traiter chacun de ces arguments à son tour.

En 1847, Proudhon, un socialiste français aux idées plutôt confuses, écrivit dans son livre Philosophie de la misère, que le capitalisme équivalait à la propriété privée. Marx, dans une critique cinglante de Proudhon intitulée Misère de la Philosophie, écrivit : « la propriété privée est une abstraction juridique ».

Si la propriété privée équivalait au capitalisme alors, sous les sociétés esclavagistes de l'antiquité, nous avons le capitalisme parce qu'il y avait une propriété privée, sous le féodalisme nous avons aussi le capitalisme parce qu'il y avait une propriété privée. Les idées de Proudhon sont un vrai méli-mélo. La forme de la propriété n'est qu'une forme, elle ne dit pas le contenu. Il peut y avoir une propriété privée avec des esclaves, avec des serfs ou avec des travailleurs salariés. Si quelqu'un dit « j'ai une bouteille pleine » cela ne dit pas

de quoi elle est remplie. Ça peut être du vin, ça peut être de l'eau, ça peut être n'importe quelle autre saleté. Parce que le contenant et le contenu ne sont pas la même chose, le même contenu peut être mis dans des contenant différents. L'eau peut être mise dans une bouteille, dans un verre, dans une tasse.

Si la propriété privée peut contenir des choses aussi différentes que l'esclavage, le servage ou le travail salarié, alors l'esclavage, par exemple, peut aussi bien prendre la forme d'une propriété privée ou d'une propriété d'État. Les pyramides d'Égypte ont été construites par des esclaves. Je suis bien sûr qu'aucun esclave n'a jamais dit à un autre : « Merci mes dieux, nous ne travaillons pas pour un propriétaire privé mais c'est le pharaon, c'est à dire l'État, qui nous possède ». Au Moyen âge, les relations sociales étaient dominées par celles qu'il y avait entre les serfs, les paysans dans les villages, et les seigneurs vivant dans leurs châteaux. Mais il y avait un autre type de servage : les serfs travaillant sur les propriétés de l'Église. Le fait que l'Église n'était pas la propriété d'individus ne rendait pas le fardeau des serfs qui travaillaient sur ses terres plus léger.

Le second argument affirme qu'en Russie stalinienne l'économie était planifiée tandis que sous le capitalisme il n'y a pas de plan. Cet argument est simplement faux. La caractéristique du capitalisme est qu'il y a un plan dans chaque unité de production mais pas de planification entre les différentes unités. Dans les usines Ford, il y a un plan. Ils ne produiront pas un moteur et demi par voiture, ni trois roues par voitures. Il y a une direction centrale pour savoir combien de moteurs, de roues, etc. seront produits. Il y a un plan mais c'est l'anarchie qui règne entre Ford et General Motors. Dans la Russie stalinienne, il y a un plan pour l'économie russe, mais il n'y a pas de plan entre l'économie russe et, par exemple, l'économie allemande. Le troisième argument sur la différence entre révolution politique et révolution sociale tombe à plat dans une situation où c'est l'État qui est dépositaire de la richesse. En France, en 1830, il y eut une révolution politique. La monarchie fut renversée et la République proclamée. Cela n'a pas changé la situation sociale parce que les propriétaires de la richesse étaient les capitalistes et non l'État. Là où l'État est le dépositaire de la richesse, prendre le pouvoir politique

aux dirigeants c'est prendre leur pouvoir économique. Il n'y a pas de séparation entre révolution politique et révolution sociale.

L'importance de la théorie du capitalisme d'État

Pendant plus de 60 ans, le stalinisme a bénéficié d'un soutien massif dans le mouvement ouvrier international. Il a exclu le socialisme révolutionnaire et l'a réduit à une croyance marginale. L'attrait du stalinisme, en tant que « vrai communisme » était puissant.

Désormais, avec la chute du stalinisme en Russie, les choses ont changé.

En février 1990, Eric Hobsbawm, un des plus prestigieux historiens du Parti communiste anglais, fut interpellé en ces termes « en Union Soviétique, tout ce passe comme si les travailleurs renversaient l'État ouvrier ». Il répondit : « ce n'était évidemment pas un État ouvrier, personne en Union Soviétique n'a jamais cru que c'était un État ouvrier et les travailleurs savaient que ce n'était pas un État ouvrier ». Pourquoi Hobsbawm ne nous a-t-il pas dit ça il y a 50 ou même 20 ans ?

La désorientation idéologique du Parti communiste anglais est clairement démontrée par les rapports des réunions de leur comité exécutif au moment de l'effondrement. Nina Temple, secrétaire générale du Parti déclara : « les trotskystes avaient raison de dire qu'il n'y avait pas de socialisme en Europe de l'est. Et je pense que nous aurions dû le dire il y a longtemps ».

En lisant cette déclaration, on ne peut s'empêcher de penser à ce qui arriverait si le Pape déclarait que Dieu n'existe pas. Comment l'Église catholique pourrait-elle survivre ?

Le désarroi parmi les partis communistes du monde entier est énorme. Ceux d'entre nous qui déclarèrent que la Russie était un pays capitaliste d'État longtemps avant l'effondrement des régimes de l'est ont établi une tête de pont vers le futur, préservé la tradition authentique du marxisme, celle du socialisme par en bas.

5 – LA LUTTE CONTRE LE FASCISME

Le 30 janvier 1933, Hitler devint premier ministre d'Allemagne. Ce n'était pas inévitable. Deux mois plus tôt, en Novembre 1932, le Parti social-démocrate (SPD) obtenait 7,2 millions de voix et le Parti communiste (KPD) 6 millions. A elles deux ces organisations obtenaient 13,2 millions de voix tandis que les nazis en obtenaient 11,7 millions soit 1,5 millions de voix de moins. Mais ce qui était plus significatif c'était la qualité des électeurs des organisations ouvrières comparée aux nazis. Comme Trotsky le disait :

« Sur la balance de la statistique électorale, 1000 voix fascistes pèsent aussi lourd que 1000 voix communistes. Mais sur la balance de la lutte révolutionnaire, 1000 ouvriers d'une grande entreprise représentent une force cent fois plus grande que celle de 1000 fonctionnaires, employés de ministères, avec leurs femmes et leurs belles-mères. La masse principale des fascistes est composée de poussière humaine. »

Hélas, la direction des deux organisations de masse fit complètement faillite.

Face à la menace du nazisme, le SPD s'appuyait sur l'État allemand et sa police pour défendre la démocratie. Même après que Hitler soit devenu premier ministre, Otto Wels, dirigeant du SPD, indiquait que les gens ne devaient pas s'inquiéter : le nouveau cabinet n'était pas purement national-socialiste mais seulement une coalition de nationalistes allemands et de nazis ; seuls 3 membres du gouvernement sur 12 étaient nazis, les autres étant conservateurs. Plus, Hitler avait fait le serment au président qu'il respecterait la Constitution de Weimar. Et Wilhelm Frick, le ministre nazi de l'intérieur avait annoncé que le gouvernement refusait d'interdire le

Parti communiste et d'intervenir dans la liberté de la presse. Bien sûr, deux mois plus tard, le Parti communiste était interdit et des candidats socialistes aux élections étaient arrêtés.

Quand, le 23 mars 1933, une loi donnant les pleins pouvoirs à Hitler fut votée au parlement, Otto Wels s'exprima contre, mais il tint à préciser que le parti, agissant comme une opposition loyale, offrirait seulement une opposition non violente et légale au régime. Wels disait :

« L'élection du 5 mars a donné une majorité aux partis du gouvernement et leur a ainsi donné une chance de gouverner selon le texte et l'esprit de la constitution. Nous acceptons leur position actuelle comme un fait. Cependant, le sens de la justice du peuple est aussi une force politique et nous n'arrêterons pas d'en appeler à ce sens de la justice. »

La direction du KPD n'était pas moins tragique. Suivant Staline, elle déclarait que les sociaux-démocrates étaient des social-fascistes, c'est à dire qu'il n'y avait pas de différence qualitative entre les nazis et la Social-démocratie. Ainsi, Remmele, dirigeant du groupe parlementaire KPD déclarait le 14 octobre 1931 qu'après Hitler ce serait le tour des communistes. « Nous n'avons pas peur des fascistes. Ils s'effondreront plus vite que n'importe quel autre gouvernement. » Trotsky, avec toute sa passion et son talent, faisait appel aux travailleurs allemands pour faire face à la menace de la catastrophe que représentait Hitler . Le 26 novembre 1931, il écrivait un texte intitulé La clé de la situation internationale est en Allemagne. Il écrivait :

« Le tour que prendra le dénouement de la crise allemande réglera pour de très nombreuses années non seulement le destin de l'Allemagne (ce qui en soi est déjà beaucoup) mais aussi le destin de l'Europe et du monde entier.[...] L'arrivée au pouvoir des 'nationaux-socialistes' signifierait avant tout l'extermination de l'élite du prolétariat allemand, la destruction de ses organisations et la perte de sa confiance en ses propres forces et en son avenir. Comme les contradictions et les antagonismes ont atteint en Allemagne un degré extrême

de gravité, le travail infernal du fascisme italien apparaîtra comme une expérience bien pâle et presque humanitaire en comparaison des crimes dont le national-socialisme allemand sera capable.[...] Dix soulèvements prolétariens, dix défaites successives affaibliraient et épuiserait moins la classe ouvrière allemande que son recul aujourd'hui devant le fascisme alors que la question de savoir qui doit être le maître en Allemagne n'est pas encore résolue.[...] La clé de la situation internationale est en Allemagne. »

Trois jours après, Trotsky rédigeait une autre appel et un avertissement aux travailleurs allemands dans lequel il écrivait l'urgence des mots suivants :

« Ouvriers communistes, vous êtes des centaines de milliers, des millions, vous n'avez nulle part où aller, il n'y aura pas assez de passeports pour vous. Si le fascisme arrive au pouvoir, il passera comme un tank effroyable, sur vos crânes et vos échine. Le salut se trouve uniquement dans la lutte sans merci. Seul le rapprochement dans la lutte avec les ouvriers sociaux-démocrates peut apporter la victoire. dépêchez-vous, ouvriers communistes, car il vous reste peu de temps ! »

Le 28 mai 1933 il écrivait encore :

« La défaite incomparable du prolétariat allemand est l'événement le plus important depuis la conquête du pouvoir par le prolétariat russe. »

Et le 22 juin 1933 il concluait : « La catastrophe présente en Allemagne est sans aucun doute la plus grande défaite de la classe ouvrière de l'histoire. »

En Angleterre, nous avons tiré les leçons

En même temps que l'arrivée au pouvoir des travaillistes (la gauche anglaise) en 1974, le chômage a grimpé de 600 000 à 1 600 000 trois ans plus tard. Les salaires baissèrent et, pour la première fois depuis la guerre, il y eut un déclin du niveau de vie. Avec la pauvreté les conditions existaient pour la croissance du National Front (NF) nazi.

En 1976 le NF obtint 44 000 voix lors d'élections locales. Le National Party, l'autre parti nazi, obtint deux sièges municipaux à Blackburn. En 1977 lors des élections municipales à Londres le NF obtint 119 063 voix (5% contre 0,5% en 1973) battant les Libéraux pour la 3ème place dans 33 bureaux. Une enquête de l'Université d'Essex montrait que l'électorat du NF lui donnerait 25 députés à la proportionnelle.

En août 1977 le National Front organisa une parade à travers Lewisham, un arrondissement du sud-est de Londres avec une forte population noire. Le SWP (Socialist Workers Party) mobilisa 2000 de ses membres et mobilisa localement 8000 jeunes et travailleurs, principalement noirs, qui franchirent le cordon policier et stoppèrent physiquement la marche fasciste.

L'intervention du SWP à Lewisham fut dénoncée par pratiquement tous les porte-parole du parti travailliste. Michael Foot, alors dirigeant du parti travailliste, dit : « On n'arrête pas les nazis en leur jetant des bouteilles ou en cognant sur la police. Le moyen le plus inefficace de combattre les fascistes est de se comporter comme eux. » Ron Hayward, secrétaire général du parti travailliste, demanda à tous ses membres de se garder de tout contact avec les organisations d'extrême-gauche et d'extrême-droite. Il voyait peu de différences entre les manifestants violents (c'est-à-dire le SWP) et les fascistes du NF.

Les événements de Lewisham agirent comme un tremplin pour la fondation de l'Anti-Nazi League (ANL) en Novembre 1977.

L'ANL était un front unique lancé par le SWP, et plusieurs députés de la gauche du parti travailliste (notamment Neil Kinnock).

L'ANL devint un mouvement immensément populaire. Pour attirer l'attention des jeunes contre le National Front – chez lesquels ils obtenaient le plus de soutien – l'ANL organisa son carnaval à Londres fin avril 1979, avant les élections. La participation fut au-delà de tous les espoirs regroupant 80 000 manifestants défilant de Trafalgar Square à un festival de musique à Victoria Park, 9 kilomètres plus loin. Avec Rock Against Racism, des énormes carnivals furent organisés à Manchester (35 000), Cardiff (5000) Edimbourg (8000), Harwich (2000) Southampton (5000) Bradford

(2000) et Londres encore (100 000).

Le vote NF lors des élections qui suivirent s'effondra. A Leeds il tomba de 54%, Bradford 77% et même dans son bastion d'East End il chuta de 40%.

L'ANL était largement soutenue. Dès avril 1978, avant le carnaval des dizaines d'unions syndicales locales, de sections d'entreprises (dans le transport, la métallurgie jusqu'aux syndicats d'employés et d'enseignants) et 50 sections locales du parti travailliste, soutenaient l'ANL. Après les carnivals ce soutien s'est encore développé.

Sous les coups de l'ANL, les fascistes n'ont jamais réussi à retrouver l'écho qu'ils ont eu en 1976-77. Lors des dernières élections le 17 mai 1998 le vote total du British National Party et du National Front atteint seulement 3000 voix.

Notre politique pour combattre le fascisme était à double entrée : attaquer la vermine et attaquer les égouts dans lesquels la vermine se multiplie. Combattre les fascistes n'est pas suffisant. Il faut aussi combattre le chômage, les bas salaires, les attaques sociales qui créent les conditions pour le développement du fascisme. Une manifestation de l'unité des deux objectifs fut la campagne de porte-à-porte menée par des infirmières en uniforme contre les nazis et en défense du Service national de la Santé.

Comparaison avec SOS-Racisme en France

Aux élections de 1974 le Front National obtint 0,74% des voix. En 1981, Le Pen ne put même pas réunir les 500 signatures nécessaires pour se présenter. Mais avec l'élection de Mitterrand à la présidence en 1981, les choses changèrent radicalement. La désillusion fut massive. Le chômage fit plus que doubler. Le FN explosa. En 1984 il obtenait 11% des voix, à peu près 2 millions de voix. En mars 1986, aux législatives il gagnait 35 députés, autant que le Parti communiste. Depuis, le système électoral a changé et le FN n'a plus de député mais plus de 1000 conseillers locaux et le contrôle de 4 municipalités dans le sud de la France. Lors des élections de juin 1997 le FN a obtenu 5 millions de voix soit 15%.

Pourquoi la courbe du National Front en Angleterre est-elle descendante tandis qu'elle grimpe constamment en France ? On ne

peut pas expliquer cela en se référant à la situation objective en France ou en Angleterre.

La proportion d'immigrés est la même en France et en Angleterre. Les niveaux réels du chômage ne sont pas différents. Le niveau de luttes est même supérieur en France qu'en Angleterre. L'Angleterre a souffert du plus profond et plus long déclin dans les luttes de travailleurs.

Alors comment peut-on expliquer les différences entre le développement du NF et celui du FN ? Il faut se pencher sur l'élément subjectif. En Angleterre nous avons l'ANL. En France la principale organisation contre les Nazis fut SOS-Racisme. La politique de cette organisation dépendait du Parti socialiste. Son dirigeant, Harlem Désir, argumentait contre toute confrontation avec le FN déclarant que cela ferait le jeu de Le Pen. Il s'adressait à l'opinion publique pour déraciner le racisme et espérait la même implications venant des organisations de droite et de gauche. Bien que SOS appelait à des manifestations, celles-ci n'avaient pas comme objectif de stopper physiquement le FN.

Le pilier de l'action de SOS n'était pas les syndicats dans les entreprises et dans les quartiers mais le soutien d'élus et de responsables de l'État. Le principal de ces soutiens fut Mitterrand. Mais on ne peut très longtemps combattre la vermine et laisser intacts les égouts dans lesquels elle se multiplie. SOS a développé une démoralisation à la hauteur de l'enthousiasme qu'elle avait suscité dans la jeunesse.

6 – LA LUTTE CONTRE L’IMPERIALISME ET L’OPPRESSION NATIONALE

Il n’y a jamais eu de société où le pouvoir économique est aussi concentré que sous le capitalisme. Ainsi, par exemple, au Moyen-âge, sous le régime féodal, les nobles de l’époque exploitaient des centaines de serfs. Aujourd’hui, de nombreuses compagnies emploient des centaines de milliers de travailleurs, et bien souvent, les États emploient eux-mêmes, non pas des centaines de milliers de personnes, mais des millions.

Le fossé entre les revenus des riches et des pauvres est plus grand que jamais. Bill Gates, l’homme le plus riche du monde, et les deux autres personnes les plus riches possèdent à eux seuls une fortune équivalente aux revenus de 600 millions de personnes. C’est l’équivalent du PNB (produit national brut) des 48 pays les plus pauvres.

On estime que vingt millions d’enfants meurent chaque année par manque d’eau potable. Le revenu de Bill Gates pour une seule année suffirait pour construire suffisamment de canalisations, de puits, etc, pour prévenir la mort du moindre enfant à cause d’un manque d’eau potable.

Le pouvoir militaire est aussi extrêmement concentré. Les seigneurs féodaux commandaient des dizaines ou des centaines de chevaliers. Aujourd’hui, le budget militaire des États Unis est cent fois supérieur à celui de la Serbie, et le budget de l’OTAN est lui-même deux cents fois supérieur à la Serbie. A partir de là, il n’est pas surprenant que la Serbie ait été forcée à se retirer du Kosovo.

Sous de telles conditions, il pourrait sembler qu’il n’y a aucune solution pour mettre fin à l’impérialisme. Mais une chose peut battre

l'impérialisme : l'action de masse. Lors de la première guerre mondiale, la Russie se retira du conflit suite à une révolution. En Allemagne, la révolution de Novembre 1918 força le pays à se retirer à son tour, ce qui mit fin à la guerre.

Si on observe superficiellement, il peut sembler évident que les Américains avaient les moyens de gagner la guerre contre le peuple vietnamien . Après tout, les Britanniques avaient bien maté le soulèvement Indien de 1857. L'armée américaine des années 1970 était incomparablement plus forte que l'armée britannique du 19ème siècle. La population vietnamienne était minuscule en comparaison de celle de l'Inde. Avec cette simple logique, il paraît évident que si les Britanniques ont pu gagner en Inde, les américains pouvaient gagner au Vietnam. Mais il y a une différence radicale entre les deux nations. Les Indiens n'avaient pas de conscience nationale. Il y avait un rassemblement d'individus, mais il n'y avait pas de mouvement de masse contre les Britanniques. Au Vietnam, il y a eu un mouvement de masse.

L'impact des guerres dans les pays d'origine fut lui même très différent. En Grande Bretagne la population ne savait quasiment rien de ce qui se développait en Inde en 1857, non seulement parce que la guerre était moins rude pour la Grande Bretagne, mais aussi parce que la masse de la population n'avait presque aucune information sur les événements. Par contre, la guerre du Vietnam fut présente chaque jour, chaque heure à la télévision. Je me rappelle quand un village nommé My Lai fut bombardé au napalm, et que vous pouvez voir – je n'oublierai jamais cette image – une petite fille courant complètement nue parce que ses vêtements ont brûlé. Des millions de personnes ont vu cette image. Lorsque Mohamed Ali, le champion du monde de boxe, refusa l'incorporation et proclama : « jamais un Vietnamien ne m'a traité de nègre ! », c'était merveilleux et tout le monde était au courant. Encore, lors des jeux olympiques de 1968 à Mexico, vous pouvez voir trois médaillés sur le podium. Le médaillé d'or est un homme noir, Tommy Smith. Le médaillé d'argent est un Australien blanc, et le médaillé de bronze est un autre homme noir, John Carlos. Tout les trois tournent le dos au drapeau américain, le fameux Star and Stripes, rendant hommage au « Black power ». C'est merveilleux

(Il faut noter que l'Australien fut exclu de son équipe pour ce geste). Des millions de personnes à travers le monde entier virent cela, et cela affecta encore plus le climat aux États Unis même.

Quand la guerre menée par les États Unis contre le Vietnam éclata, aucun membre du Congrès vota contre la guerre, et seulement deux sénateurs le firent. Pourtant, des manifestations massives se développèrent aux États Unis contre la guerre. Des millions de manifestants criaient : « Hey, hey, hey, Johnson (le président des États Unis), combien d'enfants as tu tué aujourd'hui ? ».

Dire qu'un mouvement de masse est la voie pour battre l'impérialisme et l'oppression nationale ne signifie pas que tout mouvement de masse est sûr de vaincre.

Le premier aspect est la taille. Les Palestiniens sont très mobilisés contre l'État d'Israël, et cela est très naturel. Deux millions et demi d'entre eux ont subi une épuration ethnique. Avant la création de l'État d'Israël, les Palestiniens possédaient 90% de la terre ; maintenant ils n'en possèdent plus que 5%. Et l'expropriation des terres des Arabes par l'État d'Israël et les colons sionistes se poursuit encore aujourd'hui. Le nettoyage ethnique des Albanais du Kosovo s'est mis en place durant quelques mois. La persécution des palestiniens dure depuis plus de 51 ans.

La colère des palestiniens n'est pas suffisante contre Israël, les Palestiniens ne peuvent gagner seuls. Premièrement, ils sont moins nombreux que les Israéliens. Deuxièmement, économiquement et militairement, ils sont plus faibles que les Israéliens. Plus de la moitié des Palestiniens sont réfugiés en Jordanie, au Liban et dans la bande de Gaza. Israël reçoit une aide militaire massive de la part des États Unis, plus que tout autre pays au monde. Israël possède plusieurs centaines de têtes nucléaires. Il n'est pas possible pour les Palestiniens de gagner la lutte contre Israël.

Mais si on parle des masses du monde arabe, la situation est complètement différente. La seule population Égyptienne est dix fois plus grande que le total des Palestiniens. En 1944, le nombre total de salariés palestiniens était estimé à 160 000. Face à ça, le nombre de salariés égyptiens, en excluant les ouvriers agricoles qui étaient extrêmement nombreux, était supérieur à deux millions.

L'Égypte a depuis connu un certain nombre de grèves de masse. Voici quelques exemples.

1984 : La vaste majorité des 26 000 travailleurs de la compagnie de textile, Misr fine Spinning and Weaving, à Kafr-al-Dawar, occupa l'usine, demandant la démocratisation de l'entreprise (qui était auparavant sous contrôle étatique). Il y eut un mouvement massif de solidarité dans la région et un soulèvement qui a duré trois jours. Des unités spéciales de la police prirent d'assaut l'usine, mais les revendications furent, en grande partie, satisfaites.

1986 : une grève à Mahalla al Kubra : 25 000 travailleurs arrêtaient le travail et dirigèrent une manifestation de masse à travers la ville. Des centaines de manifestants furent arrêtés.

Encore en 1986 : Une grève des chemins de fer : une importante confrontation nationale paralysa pendant trois jours le réseau ferroviaire entier. 10 000 travailleurs y participèrent. Plusieurs centaines furent emprisonnées pour avoir dirigé la grève.

1989 : Occupation pendant quinze jours de l'aciérie de Helwan par 27 000 travailleurs qui luttèrent pour les salaires et pour la démocratisation de l'entreprise. Des hauts cadres de l'entreprise furent séquestrés. Les unités spéciales de la police prirent d'assaut l'usine : un mort et 700 arrestations.

1994 : 25 000 travailleurs se mirent en grève et occupèrent l'usine de Kafr a-Dawar. Une manifestation de masse eut lieu en ville. Quatre morts, des centaines d'arrestations.

1998 : Grève des travailleurs du textile à Helwan, dont 15 000 ont occupé l'usine et organisèrent une grande manifestation. La direction ferma l'usine pendant trente jours.

Pour qu'un mouvement de masse des travailleurs puisse réussir dans la lutte contre l'impérialisme et l'oppression nationale, ses idées politiques et les revendications sociales doivent être dirigées. Bien sûr des millions d'Égyptiens ont une grande sympathie pour les Palestiniens. Mais pour agir efficacement, ils doivent comprendre que cette lutte est liée avec leurs propres intérêts de classe. Ils faut qu'ils détestent le président Moubarak (chef de l'État égyptien) non seulement pour sa collaboration avec l'Israël et l'impérialisme américain, mais aussi parce qu'il représente les exploités et les

opresseurs des masses égyptiennes.

En définitive, un mouvement contre l'impérialisme et contre l'oppression nationale ne peut réussir que quand il existe un parti révolutionnaire qui dirige la lutte. La grève de masse des travailleurs organisés dans les Shoras (conseils de travailleurs) en Iran déboucha sur le renversement du Shah. Mais puisque la direction était celle du parti communiste stalinien, le Tudeh, qui collaborait avec l'ayatollah Khomeiny, le mouvement n'a pas abouti à la victoire des travailleurs.

7 – LA RÉVOLUTION PERMANENTE DÉVIÉE

Mao, Castro et le mouvement national

Trois conceptions de la révolution

Trotsky développa sa théorie de la révolution permanente avec la révolution de 1905 en toile de fond. Pratiquement tous les marxistes de l'époque, de Kautsky (un des principaux dirigeants du parti socialiste allemand au début du 20ème siècle – NDT) à Plékhanov (fondateur du marxisme en Russie à la fin du 19ème siècle, réformiste en 1917 – NDT) et Lénine, pensaient que seuls les pays industriels avancés étaient prêts pour la révolution socialiste. Pour résumer, ils disaient que chaque pays réaliserait le pouvoir des travailleurs en stricte conformité avec le stade technologique qu'il avait atteint. Les pays arriérés pouvaient voir l'image de leur avenir reflétée par les pays avancés. C'était seulement après un long processus de développement industriel, et en passant par un régime parlementaire bourgeois, que la classe ouvrière pourrait être suffisamment mûre pour poser la question de la révolution socialiste.

Tous les socialistes russes – mencheviks comme bolcheviks – affirmaient que la Russie était à la veille d'une révolution bourgeoise, résultant d'un conflit entre les forces productives du capitalisme, d'une part, et l'autocratie, l'aristocratie foncière et autres survivances féodales, d'autre part. Les mencheviks en concluaient que la bourgeoisie devait nécessairement diriger la révolution et prendre en main le pouvoir politique. Ils pensaient que les sociaux-démocrates devaient soutenir la bourgeoisie dans sa révolution, tout en défendant les intérêts spécifiques des travailleurs dans le cadre du capitalisme, en luttant pour la journée de huit heures et d'autres réformes sociales. Lénine et les bolcheviks étaient d'accord pour dire que la révolution serait de nature bourgeoise, et que son but ne dépasserait pas les

limites d'une révolution bourgeoise. « La révolution démocratique ne se développera pas au-delà des relations socio-économiques bourgeoises », écrivait Lénine en 1905. Et aussi : « ... cette révolution démocratique en Russie n'affaiblira pas mais renforcera la domination de la bourgeoisie ». Il revint sur ce thème à de nombreuses reprises.

Ce n'est qu'après la révolution de février 1917 que Lénine rejeta cette vision. En septembre 1914, par exemple, il écrivait encore que la révolution russe devait se limiter à trois tâches fondamentales : « l'établissement d'une république démocratique (dans laquelle l'égalité des droits et l'entière liberté d'autodétermination serait garantie à toutes les nationalités), la confiscation des domaines des grands propriétaires fonciers, et l'application de la journée de huit heures ». Là où Lénine divergeait fondamentalement des mencheviks, c'était le fait qu'il insistait sur l'indépendance du mouvement ouvrier de la bourgeoisie libérale, sur la nécessité de mener la révolution de la bourgeoisie à la victoire contre la résistance de cette dernière.

Trotsky était tout aussi convaincu que Lénine que la bourgeoisie libérale était incapable de mener à bien la moindre tâche révolutionnaire, et que la réforme agraire, un élément fondamental de la révolution bourgeoise, ne pouvait être réalisée que par une alliance entre la classe ouvrière et la paysannerie. Mais il était en désaccord avec lui sur la possibilité d'un parti paysan indépendant, expliquant que les paysans étaient trop profondément divisés entre eux entre riches et pauvres pour être capables de former leur propre parti, uni et indépendant.

« Toute l'expérience historique, écrivait-il, montre que la paysannerie est totalement incapable de jouer un rôle indépendant ». Si, dans toutes les révolutions depuis la Réforme allemande (16ème siècle – NDT), les paysans avaient soutenu l'une ou l'autre des fractions de la bourgeoisie, en Russie la force de la classe ouvrière et le conservatisme de la bourgeoisie forceraient la paysannerie à soutenir le prolétariat révolutionnaire. La révolution elle-même ne se réduirait pas à la réalisation des tâches démocratiques bourgeoises, mais entreprendrait immédiatement de mettre en œuvre des mesures socialistes en faveur des travailleurs : « Le prolétariat grandit et se

renforce avec la croissance du capitalisme. En ce sens, le développement du capitalisme signifie la marche du prolétariat vers la dictature. Mais le jour et l'heure où le pouvoir passera entre les mains du prolétariat dépend directement, non de l'état des forces productives, mais des conditions de la lutte des classes, de la situation internationale, et, finalement, de toute une série de facteurs subjectifs : la tradition, l'initiative, la disposition à lutter...

Dans un pays arriéré économiquement, le prolétariat peut accéder au pouvoir plus tôt que dans les pays économiquement avancés. En 1871, il avait pris consciemment entre ses mains la gestion des affaires sociales du Paris petit-bourgeois – en fait, pendant deux mois – mais il ne l'a pas fait une seule heure dans les centres capitalistes robustes d'Angleterre et des États-Unis. La conception d'une espèce de dépendance automatique de la dictature prolétarienne vis-à-vis des forces techniques est un préjugé provenant d'un « matérialisme économique » simplifié à l'extrême. Ce point de vue n'a rien à voir avec le marxisme...

La révolution russe, à notre avis, crée des conditions dans lesquelles le pouvoir passe au prolétariat (et dans une révolution victorieuse il le doit) avant même que la politique du libéralisme bourgeois ait la possibilité de porter son génie d'État à son plein développement ».

Un autre élément important de la théorie était le caractère international de la révolution russe à venir. Elle commencerait au niveau national, mais ne pourrait être achevée que par la victoire de la révolution dans les pays développés : « Jusqu'où, cependant, peut aller la politique socialiste dans les conditions économiques de la Russie ? Il n'y a qu'une seule chose que nous puissions dire avec certitude : elle se heurtera à des obstacles politiques bien avant qu'elle soit mise en échec par l'arriération technique du pays. Sans un soutien étatique direct de la part du prolétariat européen, la classe ouvrière de Russie ne peut se maintenir au pouvoir et ne peut transformer son pouvoir temporaire en dictature socialiste durable ». Les éléments de la théorie de Trotsky peuvent être résumés en six points :

- 1) Une bourgeoisie qui arrive tardivement est fondamentalement différente de ses ancêtres d'un siècle ou deux auparavant. Elle est

incapable de fournir une solution consistante, démocratique, révolutionnaire, aux problèmes posés par le féodalisme et l'oppression impérialiste. Elle est incapable de mener à bien la destruction totale du féodalisme, la réalisation d'une réelle indépendance nationale et d'une véritable démocratie politique. Elle a cessé d'être révolutionnaire, que ce soit dans les pays avancés ou dans les pays arriérés. Elle est devenue une force absolument conservatrice.

- 2) Le rôle révolutionnaire décisif échoit au prolétariat, alors même qu'il peut être très jeune et réduit en nombre.
- 3) Incapable d'action indépendante, la paysannerie suivra les villes – elle doit suivre la direction du prolétariat industriel.
- 4) Une solution conséquente de la question agraire, une rupture des chaînes sociales et impériales qui empêchent une croissance économique rapide, rendra nécessaire d'aller au-delà des limites de la propriété privée bourgeoise. La révolution démocratique se transforme (« transcroît ») immédiatement en révolution socialiste, devenant ainsi une révolution permanente.
- 5) L'achèvement de la révolution socialiste « à l'intérieur des limites nationales est impossible... Ainsi, la révolution socialiste devient permanente dans un sens nouveau et plus large; elle ne s'achève que par la victoire finale de la nouvelle société sur la planète tout entière. C'est une vision réactionnaire et étroite que de tenter de réaliser le « socialisme dans un seul pays ».
- 6) Par conséquent, la révolution dans les pays arriérés mènerait à des convulsions révolutionnaires dans les pays avancés.

La prise du pouvoir par Mao

La classe ouvrière industrielle n'a pas joué le moindre rôle dans la victoire de Mao. La composition sociale elle-même du Parti Communiste chinois était entièrement non ouvrière. L'arrivée de Mao à la tête du parti coïncida avec sa transformation. Au départ du processus, l'organisation faisait partie de la classe ouvrière. Vers la fin de 1926 au moins 66% de ses membres étaient des travailleurs, 22% étaient des intellectuels et seulement 5% des paysans. En novembre 1928 (après la défaite tragique de la révolution chinoise de

1925-27 – NDT), le pourcentage d'ouvriers avait chuté de plus des 4/5, et un rapport officiel reconnaissait que le parti « n'avait pas un seul noyau sain parmi les ouvriers industriels ». Le parti admettait que les ouvriers formaient seulement 10% des effectifs en 1928, 3% en 1929, 2,5% en mars 1930, 1,6% en septembre de la même année, et pratiquement plus rien à la fin de l'année. De là jusqu'à la prise du pouvoir par Mao le parti n'avait plus dans ses rangs d'ouvriers industriels.

Les ouvriers étaient devenus si peu importants dans la stratégie du Parti communiste chinois pendant la montée de Mao vers le pouvoir que le parti ne jugea pas utile de convoquer de congrès national des syndicats pendant les 19 ans suivant celui de 1929. Il ne se soucia pas davantage d'obtenir le soutien des travailleurs, comme en témoigne sa déclaration selon laquelle il n'avait l'intention de maintenir aucune des organisations du parti dans les régions contrôlées par le Kuomintang (mouvement de libération nationale, dirigé par Tchang Kaï-chek, représentant les intérêts de la bourgeoisie chinoise – NDT) pendant les années cruciales 1937-45.

Lorsqu'en décembre 1937 le gouvernement Kuomintang décréta la peine de mort pour les travailleurs qui se mettaient en grève ou qui appelaient à la grève alors que la guerre était en cours, un porte-parole du PC déclara dans une interview que le parti était « totalement satisfait » de la manière dont le gouvernement conduisait la guerre. Même après le déclenchement de la guerre civile entre le PC et le Kuomintang, il n'existait pratiquement aucune organisation du parti dans les zones du Kuomintang – qui comprenaient les centres industriels du pays.

La conquête des villes par Mao révéla, plus que tout autre chose, le divorce complet du PC d'avec la classe ouvrière industrielle. Les dirigeants communistes s'efforcèrent d'éviter les soulèvements ouvriers dans les villes à la veille de leur conquête. Avant la chute de Tientsin et de Pékin, par exemple, le général Lin Piao, commandant du front, publia une proclamation demandant à la population « de maintenir l'ordre et de poursuivre leurs occupations courantes. Les fonctionnaires du Kuomintang ou le personnel de la police ou ceux de la province, de la ville, du pays ou de tous les niveaux des institutions

gouvernementales, district, ville, village ou personnel de la Pao Chia... sont invités à rester à leur poste ».

Au moment du passage du Yang-Tsé, avant que les grandes villes de la Chine centrale et méridionale (Shanghai, Hankow, Canton) ne tombent entre leurs mains, Mao et Chou-Teh publièrent une proclamation :

« Il est souhaité que les travailleurs et employés de tous les métiers continuent leur ouvrage et que les affaires soient conduites comme à l'accoutumée... les fonctionnaires des gouvernements centraux, provinciaux ou départementaux du Kuomintang, à tous les niveaux, les délégués de « l'Assemblée Nationale », les membres des Yuan législatif et de contrôle, ou les membres du Conseil Politique du Peuple, les personnels de police et dirigeants des organisations de la Pao Chia ... doivent rester à leur poste et obéir aux ordres de l'Armée de Libération Populaires et du gouvernement populaire ».

La classe ouvrière s'exécuta et resta inerte. Un rapport de Nankin du 22 avril 1949, deux jours avant son occupation par l'Armée de Libération Populaire, décrivait la situation de la façon suivante :

« La populace de Nankin ne montre aucun signe d'excitation. Des foules de curieux se sont rassemblées ce matin au mur de la rivière pour assister au duel d'artillerie sur l'autre rive. Les affaires sont conduites comme d'habitude... Les cinémas projettent encore leurs films devant des salles combles. »

Un mois plus tard le correspondant du New York Times écrivait de Shanghai : « Les troupes rouges ont commencé à poser des affiches en chinois demandant à la population de rester calme et lui assurant qu'elle n'avait rien à craindre »

A Canton : « Après leur entrée les communistes ont pris contact avec le commissariat de police et ont demandé aux policiers de demeurer à leur poste et de maintenir l'ordre ».

La révolution castriste

Il est un cas dans lequel ni la classe ouvrière ni la paysannerie n'ont

joué de rôle sérieux, mais où les intellectuels de la classe moyenne ont occupé toute la scène de la lutte, c'est celui de la prise du pouvoir par Fidel Castro. Le livre de C. Wright Mills, *Listen Yankee* (Ecoute Yankee), qui est un monologue plus ou moins authentique des dirigeants cubains, traite d'abord de ce que la révolution n'était pas : « ... la révolution n'était pas une lutte... entre les travailleurs salariés et les capitalistes... Notre révolution n'est pas une révolution faite par les syndicats ouvriers ou les salariés des villes ou par des partis ouvriers, ou quoi que ce soit de semblable... Les travailleurs salariés de la ville n'étaient pas conscients de manière révolutionnaire... »

La paysannerie était très peu engagée dans l'armée de Castro. Même en avril 1958, le nombre total des hommes armés sous le commandement de Fidel Castro s'élevait seulement à environ 180, et au moment de la chute de Batista ne dépassait pas 803.

Le mouvement castriste était petit-bourgeois. Les 82 hommes de Castro qui, partis du Mexique, envahirent Cuba en décembre 1956 et les 12 qui survécurent et combattirent dans la Sierra Maestra venaient tous de cette classe sociale.

Dès le départ, le programme castriste n'allait pas au-delà de la perspective de réformes libérales acceptables pour les classes moyennes. Dans un article du magazine *Coronet* de février 1958, Castro déclarait qu'il n'avait pas l'intention d'exproprier ou de nationaliser les investissements étrangers : « J'en suis venu personnellement à considérer les nationalisations comme, au mieux, un instrument encombrant. Elles ne semblent pas renforcer réellement l'État, alors qu'elles affaiblissent l'entreprise privée. Et, plus important encore, toute tentative de nationaliser globalement mettrait en difficulté l'élément principal de notre programme économique – l'industrialisation au rythme le plus rapide possible. C'est la raison pour laquelle les investissements étrangers seront toujours les bienvenus et seront toujours ici en totale sécurité ».

En mai 1958, il assurait à son biographe, Dubois : « Le Mouvement du 26 Juillet n'a jamais parlé de socialiser ou de nationaliser les industries. Il n'y a là qu'une peur stupide de notre révolution. Nous avons proclamé dès le premier jour que nous luttons pour faire respecter la constitution de 1940, dont les règles établissent des

garanties, des droits et des obligations pour tous les éléments qui prennent part à la production. Ceux-ci comportent la libre entreprise et le capital investi en même temps que nombre d'autres droits économiques, civils et politiques ».

Dès le 2 mai 1959, Castro déclarait au Conseil Economique de l'Organisation des États Américains, à Buenos Aires : « Nous ne sommes pas opposés à l'investissement privé... Nous croyons à l'utilité, à l'expérience et à l'enthousiasme des investisseurs privés... Les sociétés comportant des investissements internationaux auront les mêmes garanties et les mêmes droits que les firmes nationales ».

L'impuissance des classes sociales en présence, les ouvriers et les capitalistes, les paysans et les propriétaires, la faiblesse historique inhérente à la classe moyenne, et l'omnipotence de la nouvelle élite castriste, n'ayant aucun ensemble d'intérêts cohérent et organisé, expliquent l'aisance avec laquelle le programme modéré de Castro des années 1953-1958, basé sur l'entreprise privée, fut abandonné et remplacé par un programme radical de planification et d'appropriation étatique. Ce n'est que le 16 avril 1961, et pas avant, que Castro annonça que la révolution avait été socialiste. Comme l'a exprimé le Président de la République Oswaldo Dorticos Torrado, les gens « découvrirent ou confirmèrent un beau jour... que ce que nous avions applaudi comme bon pour le peuple était une révolution socialiste ». Une excellente formulation de la manipulation bonapartiste du peuple considéré comme objet de l'histoire, et non son sujet conscient !

Qu'est-ce qui ne fonctionnait plus dans la théorie ?

Alors que la nature conservatrice et lâche de la bourgeoisie tardivement développée (le premier point de Trotsky) est une loi absolue, le caractère révolutionnaire de la jeune classe ouvrière (point 2) n'est ni absolu ni inévitable. Les raisons n'en sont pas difficiles à comprendre. L'idéologie dominante de la société dont la classe ouvrière constitue une partie est celle de la classe dirigeante ; dans de nombreux cas l'existence d'une majorité flottante et amorphe de nouveaux travailleurs qui ont encore un pied dans les campagnes crée des difficultés pour l'organisation prolétarienne autonome ; le

manque d'expérience et l'analphabétisme ajoutent à cette faiblesse. Ce qui mène à une faiblesse de plus : la dépendance envers les éléments non travailleurs pour la direction. Les syndicats dans les pays arriérés sont presque toujours dirigés par des « des gens de l'extérieur ». Comme par exemple en Inde : « Pratiquement tous les syndicats indiens sont dirigés par des personnes qui n'ont aucun passé dans l'industrie, les « gens de l'extérieurs »... beaucoup de ces éléments extérieurs sont associés à plus d'un syndicat. Un dirigeant national très important remarquait qu'il était président d'environ 30 syndicats, pour ajouter qu'à l'évidence il n'apportait rien au travail d'aucun d'entre eux ! ».

La faiblesse et la dépendance envers les éléments extérieurs mène au culte de la personnalité. « Beaucoup de syndicats conservent l'habitude qui consiste à graviter autour de personnalités. Une forte personnalité domine le syndicat. Il décide de toutes ses politiques et de ses actions. Les travailleurs se tournent vers lui pour résoudre toutes leurs difficultés et pour faire aboutir toutes leurs revendications. Ils dépendent de lui comme leur défenseur et leur champion et sont prêts à le suivre n'importe où. Il y a dans cette attitude un élément important de culte du héros. Ils sont efficaces pour faire aboutir un certain nombre de revendications au bénéfice des travailleurs, mais ils n'aident pas à construire des organisations démocratiques confiantes en elles-mêmes. Ces dernières ne grandiront pas, à moins que les travailleurs n'apprennent à se tenir sur leurs propres jambes en cessant de s'en remettre, d'une manière pathétique, à des personnalités éminentes censées résoudre tous leurs problèmes. ».

Une autre faiblesse du mouvement ouvrier dans les pays arriérés est leur dépendance vis-à-vis de l'État. Là encore l'exemple vient d'Inde : « L'État assume déjà un bon nombre des fonctions qui, dans une société libre, sont normalement du ressort des syndicats. Dans l'état actuel des choses c'est l'État, et non la négociation collective entre employeurs et salariés, qui joue le rôle principal dans la détermination des salaires et des conditions de travail. Ceci était jusqu'à un certain point inévitable du fait des conditions générales de l'économie et de la faiblesse des travailleurs et de leurs syndicats ».

Et aussi en Afrique Occidentale Française : « ... les efforts directs des syndicats contre les employeurs ont rarement apporté des réelles augmentations de salaires aux travailleurs africains ; c'est plutôt la législation sociale et l'influence politique du mouvement syndical qui ont été à l'origine de réels gains salariaux dans les dernières années ». En Amérique Latine : « Les représentants des syndicats cherchent à obtenir des avancées par leurs relations gouvernementales et par la pression ».

Le facteur le plus important pour déterminer si la classe ouvrière dans les pays arriérés est ou non révolutionnaire réellement est de nature subjective. A savoir que cela dépend de l'activité des partis, et en particulier des partis communistes, qui l'influencent. Le rôle contre-révolutionnaire du stalinisme dans les pays arriérés a été mis suffisamment en évidence par ailleurs pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir ici.

Une conjonction de conditions nationales et internationales rend impérative, pour les forces productives, la rupture avec les chaînes du féodalisme et de l'impérialisme. Les rébellions rurales se développent de façon plus large et plus profonde que jamais auparavant. En elles s'enracine aussi la révolte nationale contre la ruine économique apportée par l'impérialisme et pour l'amélioration du niveau de vie, qu'elle démontre tout autant.

Les besoins des forces productives joints à la révolte de la paysannerie ne sont pas en eux-mêmes suffisants pour briser le joug des propriétaires fonciers et de l'impérialisme. Trois autres facteurs sont nécessaires :

1. L'affaiblissement de l'impérialisme mondial comme conséquence de contradictions croissantes entre les puissances, et la paralysie qui affecte leur intervention mutuelle du fait de l'existence de la bombe H.
2. L'importance croissante de l'État dans les pays arriérés. C'est un des tours de l'histoire que lorsque la société est confrontée à une tâche historique, et que la classe sociale qui l'assume traditionnellement est absente, un autre groupe humain, assez souvent un pouvoir d'État, qui la prend en charge. Le pouvoir d'État, dans de telles conditions, joue un rôle très important. Il ne

reflète pas seulement, ni même principalement, la base économique nationale sur laquelle il s'élève, mais le caractère supranational de l'économie d'aujourd'hui.

3. L'importance croissante de l'intelligentsia comme dirigeante et unificatrice de la nation, et par-dessus tout comme manipulatrice des masses. Ce dernier point nécessite une élaboration plus approfondie.

L'intelligentsia

L'intelligentsia révolutionnaire s'est avérée un facteur beaucoup plus attractif dans les nations émergentes d'aujourd'hui que dans la Russie tsariste. A l'évidence la propriété privée bourgeoise a fait faillite ; l'impérialisme est intolérable ; le capitalisme d'État – à travers l'affaiblissement de l'impérialisme, l'importance croissante de la planification étatique, à quoi s'ajoutent l'exemple de la Russie et le travail organisé et discipliné des partis communistes – leur donne un sens nouveau de cohésion. En tant que seule section non spécialisée de la société, l'intelligentsia est la source naturelle d'une « élite révolutionnaire professionnelle » qui paraît représenter les intérêts de la « nation » contre les intérêts de classe et catégoriels en conflit. Au surplus, elle est la section de la société la plus imbue de culture nationale, les paysans et les ouvriers n'ayant ni les loisirs ni l'éducation nécessaires pour s'en soucier.

L'intelligentsia est également sensible au retard technique de son pays. Participant comme ils le font au monde scientifique et technique du 20ème siècle, ils sont frustrés par l'arriération de leur propre nation. Ce sentiment est accentué par le « chômage des intellectuels » endémique dans ces pays. Etant donné l'arriération économique générale, le seul espoir pour beaucoup d'étudiants réside dans un emploi gouvernemental, mais il y en a trop peu pour accueillir tout le monde.

Ils ont une foi profonde dans l'efficacité, dans l'organisation y compris dans le domaine de l'organisation sociale. Ils mettent leurs espoirs dans les réformes par en haut et seraient enchantés de pouvoir offrir un monde nouveau au peuple reconnaissant. Leur voie n'est pas celle de la lutte émancipatrice d'un peuple conscient de lui-même et

librement associé construisant un nouveau monde pour lui-même. Ils se soucient beaucoup des mesures à prendre pour extraire leur pays de la stagnation, mais très peu de la démocratie. Ils donnent corps à l'élan vers l'industrialisation, l'accumulation du capital, le renouveau national. Leur pouvoir est en relation directe avec la faiblesse des autres classes et leur nullité politique.

Tout ceci fait du capitalisme d'État totalitaire une perspective très séduisante pour les intellectuels. Et en fait ils sont les principaux porteurs de bannière du communisme dans les nations émergentes. « Le communisme a trouvé un grand écho en Amérique Latine parmi les étudiants et les classes moyennes », écrit un spécialiste de l'Amérique Latine. En Inde, au Congrès du Parti Communiste tenu à Amritsar en mars/avril 1958, « à peu près 67% des délégués appartenaient à d'autres classes que le prolétariat et la paysannerie (classe moyenne, propriétaires terriens, et petits commerçants). 72% avaient une éducation secondaire. »

La révolution permanente déviée

Ces mêmes forces qui, selon la théorie de Trotsky, devraient conduire à une révolution socialiste des travailleurs peuvent mener, en l'absence du sujet révolutionnaire, le prolétariat, à son contraire, à savoir le capitalisme d'État. En faisant usage de ce qui, dans la théorie, a une valeur universelle, et de ce qui est contingent (l'activité subjective du prolétariat) on peut en venir à une variante qui, faute d'un meilleur nom, peut être appelée « la révolution permanente déviée vers le capitalisme d'État ».

L'effondrement des régimes staliniens en Russie et en Europe de l'Est, l'évolution de la Chine de Mao sur les rails du capitalisme de marché, la désintégration, à l'échelle internationale, des mouvements staliniens et maoïstes ouvrent la voie au développement d'une révolution permanente authentique, telle que décrite par Trotsky. Nous nous trouvons au milieu d'un réveil long et lent des mouvements de la classe ouvrière dans le Tiers Monde.

Nous avons vu la classe ouvrière iranienne s'engager dans une grève générale et s'organiser dans les shoras (conseils ouvriers) pour parvenir à renverser le Shah. Nous avons vu comment la classe

ouvrière sud-africaine a brisé le régime d'apartheid. Nous avons assisté à l'émergence d'un mouvement ouvrier militant en Corée du Sud, ainsi qu'à la plus grande grève générale jamais vue au Brésil. Le dictateur indonésien Suharto fut renversé en 1997 par des mouvements de masses.

Cela prendra du temps pour surmonter la dépression issue de décennies de réaction – du stalinisme et du fascisme. Mais la voie est ouverte pour une authentique révolution permanente.

8 – IMPORTANTES LEÇONS DE MAI 68

Une source d'inspiration et un avertissement

Les événements de Mai 68 en France ont inspiré les socialistes du monde entier.

Les manifestations étudiantes et les occupations d'universités ont culminé le 10/11 mai – la nuit des barricades – avec une confrontation massive entre des milliers d'étudiants rejoints par de nombreux jeunes travailleurs et des habitants du Quartier Latin et les CRS qui furent repoussés.

Le Parti Communiste Français qui jouissait d'un soutien extrêmement fort s'était opposé au mouvement étudiant jusqu'à cette nuit des barricades. Mais il décida alors que le meilleur moyen de faire face à la vague montante était de se mettre à la tête du mouvement.

Les dirigeants du PCF et de la CGT pensaient qu'une journée de grève et de manifestations servirait de soupape de sécurité. Ils appelèrent donc à une journée de grève pour le 13 mai. Ils espéraient que ce serait une grève symbolique comme les autres grèves auxquelles ils avaient appelé auparavant. Mais ils avaient tort.

A la base les travailleurs prirent l'initiative de continuer la grève. Le 14 mai les travailleurs de Sud-Aviation à Nantes décrétèrent une grève illimitée avec occupation de l'usine. Le jour suivant, le 15, Renault-Cléon était occupée. Le 16 mai, le mouvement de grèves et d'occupations se propageait dans toutes les usines Renault. Suivirent les entreprises mécaniques, tout le secteur de l'automobile et de l'aviation. Le 19 mai c'était au tour des tramways de s'arrêter ainsi que La Poste et les télécommunications. Le métro et les bus à Paris suivirent. La grève atteint les mines, les ports, Air France, etc. Le 20 mai la grève était générale impliquant 10 millions de travailleurs. Des gens qui n'avaient jamais fait grève furent impliqués, les

danseuses des Folies Bergères, des joueurs de football, des journalistes, des vendeuses, des techniciens. Des drapeaux rouges ornaient tous les lieux de travail.

Un million de personnes participèrent à la manifestation du 13 mai, étudiants et travailleurs.

Le président de Gaulle était perdu. Quand il appela à un référendum le 24 mai, il ne put trouver une seule imprimerie en France pour accepter d'imprimer les bulletins et quand, en désespoir de cause il tenta de faire imprimer les bulletins en Belgique, les travailleurs belges refusèrent, en solidarité avec leurs frères de France. Le 29 mai de Gaulle fuyait la France pour se réfugier auprès des troupes françaises en Allemagne.

Hélas, la haute vague de la lutte des travailleurs s'arrêta.

Le 27 mai les dirigeants syndicaux signaient les accords de Grenelle qui offraient de fortes concessions économiques aux travailleurs dont, par exemple, une augmentation du salaire de base de 35%. Ils appelèrent à la reprise du travail, la droite reprit l'initiative et commença à mobiliser. Une énorme manifestation de la droite eut lieu le 30 mai. La police reprit les stations de télé et de radio, expulsa les travailleurs qui les occupaient, attaqua les manifestations qui se poursuivaient et tua même deux travailleurs et un étudiant.

« Le poids des générations passées pèse comme un fantôme sur l'esprit des générations actuelles » (Marx)

Dans la poussée en avant des travailleurs, le fardeau du stalinisme fit sentir son impact. Les travailleurs français avaient une loyauté importante envers le Parti communiste. Après tout, une génération de travailleurs avait été formée et éduquée par le parti. Un événement passé montre le pouvoir qu'avait le Parti communiste sur les travailleurs. Tandis que les armées américaines et britanniques battaient l'armée allemande, Paris fut libéré par le mouvement de la résistance dirigé par le Parti communiste. Les travailleurs armés contrôlaient Paris. Puis Maurice Thorez, secrétaire général du parti communiste français, revint de Moscou et annonça « Une seule police, une seule armée, un seul État ». La police dont parlait Thorez était celle qui avait collaboré avec les Nazis pendant la guerre.

Pourtant les travailleurs de Paris acceptèrent les instructions de Thorez et ils furent désarmés.

Et, en mai 68, l'impact du parti communiste fut absolument massif. Nous avons mentionné le million de travailleurs et d'étudiants qui manifestèrent à Paris. Les dirigeants du PCF ne voulaient pas que les travailleurs et les étudiants se mélangent car les étudiants étaient beaucoup moins soumis à l'influence du Parti communiste. Leurs idées politiques étaient bien plus à gauche de celles du parti. Du coup, les dirigeants du PCF organisèrent un cordon avec 20 000 membres de service d'ordre pour séparer le cortège des travailleurs de celui des étudiants.

Nous avons mentionné les occupations d'usines. Là encore le rôle de la bureaucratie du PCF et de la CGT fut décisif. 80-90% des travailleurs furent renvoyés chez eux de telle sorte que seule une minorité était active dans l'occupation. Les travailleurs isolés chez eux perdirent bien sûr la possibilité de s'inspirer du mouvement, de discuter ses tactiques et sa stratégie.

Les grèves avaient des comités de grève, ils n'étaient pas élus par les travailleurs mais nommés par les délégués syndicaux.

Pour favoriser la fin de la grève générale, on disait aux travailleurs d'une entreprise que les travailleurs d'une autre entreprise avaient déjà décidé de reprendre le travail, ce qui n'était pas vrai. Et cette tactique fut répétée encore et encore. Comme il n'y avait pas de moyens de communication entre les entreprises en dehors de l'appareil syndical, cette tactique fonctionna.

La Révolution de Février 1917 en Russie

Pour comprendre les contradictions dans la conscience des travailleurs en Mai 68 en France il n'y a rien de mieux que d'étudier l'expérience de la Révolution de Février 1917 en Russie. Cette révolution mit fin au tsarisme. La police fut complètement dissoute. Partout les travailleurs s'organisèrent en soviets (conseils). Dans l'armée les comités de soldats se multiplièrent.

Lénine utilisa alors le mot 'double pouvoir' pour décrire la situation en Russie. Il était vrai que les soviets étaient puissants mais, parallèlement aux soviets, il y avait le gouvernement provisoire

bourgeois. Il est vrai qu'il y avait des comités de soldats mais les généraux commandaient toujours l'armée. Il est vrai que les soviets exprimaient la volonté de paix de millions de Russes mais la guerre impérialiste continuait. Il est vrai que des comités de travailleurs puissants existaient dans chaque usine mais toutes les usines étaient toujours la propriété des capitalistes. Il est vrai que des millions de paysans étaient organisés dans des soviets mais les seigneurs n'avaient pas perdu un m² de leur terre. Les dirigeants des soviets, les Mencheviks et les Socialistes-Révolutionnaires, soutenaient le gouvernement provisoire et sa politique.

La Révolution de février était une rupture avec le passé mais pas une rupture complète. Des contradictions existaient dans les institutions qu'elle avait fait émerger et dans la conscience de millions de personnes.

Le soviet de Petrograd était une nouvelle institution fantastique mais il n'était pas dirigé par les bolcheviks. Sur les 1600 membres du soviet seuls 40, c'est-à-dire 2,5 %, étaient bolcheviques. Pour des millions de gens qui, hier encore, soutenaient le tsarisme, une rupture avec le tsarisme, une poussée vers la gauche, ne les amenait pas directement au bolchevisme mais à la droite de celui-ci, aux Mencheviks et aux Socialistes-Révolutionnaires. Cela prit des semaines et des mois de luttes avant que les Bolcheviques gagnent les soviets de Petrograd et de Moscou en septembre 1917. Nous n'avons pas ici la place de décrire les différents événements qui eurent lieu entre février et octobre 1917. Ce ne fut pas une ligne droite vers le bolchevisme.

L'influence des bolcheviks augmenta jusqu'à la fin de juin. Au début de juillet ils furent repoussés en arrière, le parti fut pratiquement mis hors la loi, sa presse fut interdite, Lénine fut obligé de se cacher et Trotsky fut emprisonné. Le mois de juillet fut, comme Trotsky l'écrit, le mois de la calomnie, la presse devenant hystérique pour dénoncer Lénine comme un agent de l'ennemi allemand. La poussée vers la droite donna confiance à l'extrême-droite et, du 27 au 30 août le Général Kornilov, commandant en chef de l'armée russe déclencha un coup d'État. S'il avait réussi, le mot pour fascisme n'aurait pas été un mot italien mais russe. De sa prison, Trotsky organisa la défense de Petrograd contre Kornilov. La défaite de Kornilov accéléra la

marche en avant du bolchevisme. Quelques jours plus tard les bolcheviks obtenaient la majorité dans les soviets de Petrograd et de Moscou et quelques semaines plus tard la Révolution d'Octobre avait lieu.

La révolution n'est pas un événement d'un jour. C'est un processus. Les travailleurs doivent rompre avec les idées bourgeoises qui dominaient auparavant, mais cette rupture ne se fait pas complètement en un jour. Pendant un temps une conscience contradictoire existe parmi les travailleurs. Bien sûr le slogan des bolcheviks lancé en avril 1917, « La terre, le pain et la paix. Tout le pouvoir aux soviets. » était un slogan valable pour résoudre les problèmes des millions de paysans qui voulaient la terre, des millions d'affamés qui avaient besoin de pain, des millions torturés par la guerre. Mais pendant une période, beaucoup de travailleurs disaient « Oui, bien sûr nous voulons la terre mais nous devons attendre que la guerre soit finie et que le gouvernement passe une loi qui nous donne la terre. Bien sûr nous voulons la paix mais soyons vainqueurs d'abord et ensuite nous aurons la paix. »

Le parti bolchevik comptait 23 000 membres en mars 1917 et avait le soutien de 2,5 % du soviet de Petrograd, il avait une base de départ assez forte pour avancer vers la victoire.

L'alternative de gauche au parti communiste français est minuscule

Le nombre total de trotskystes en France en Mai 68 était de 400. Le nombre de maoïstes organisés était du même ordre. Cela était bien trop faible pour pouvoir concurrencer les staliniens. Si les trotskystes avaient eu plusieurs milliers de membres ils auraient pu argumenter efficacement dans la manifestation d'un million de personnes du 13 mai pour que les travailleurs et les étudiants se donnent la main, cassent le cordon formé par les 20 000 membres du service d'ordre. Dans les usines occupées ils auraient pu argumenter avec les travailleurs pour les convaincre de rester à occuper plutôt que de rentrer à la maison ce qui leur aurait donné la possibilité de prendre des initiatives. Ils auraient pu argumenter pour l'élection des comités de grève plutôt que d'accepter les comités nommés. Ils auraient été

capables de créer une communication entre les entreprises afin que la bureaucratie syndicale ne puisse utiliser sa politique de ‘diviser pour mieux régner’ pour appeler à la reprise du travail.

Les Mai 68 à venir

Une explosion de masse est inévitable dans l’avenir. Bien sûr personne ne peut savoir à l’avance quand exactement cela se passera. Après tout, Lénine, trois semaines avant la Révolution de Février, s’adressant à un groupe de jeunes socialistes en Suisse, finissait sa description et son analyse de la Révolution de 1905 en disant que, eux, les jeunes, verraient la Révolution russe, mais pas sa génération à lui. Quelques jours avant la révolution (le 7 février) Lénine écrivait à son amie, Inessa Armand, « Aujourd’hui il y avait une réunion (réunions me fatiguent, nerfs pas bons du tout, migraines, parti avant la fin). » S’il avait su que quelques jours plus tard la révolution allait commencer il ne se serait pas plaint de cette manière.

Les grands points tournants ne peuvent jamais être prédits pour des raisons évidentes. Pendant de longues périodes l’histoire évolue très lentement. Pendant 10 ou 20 ans il n’y a que des changements moléculaires et puis, soudain, en une journée ou une semaine, des changements prennent place, plus importants que ceux qui se sont produits sur des générations.

Les contradictions du capitalisme aujourd’hui sont plus aiguës qu’elles l’étaient en 1968. 1968 se produisit à la fin du plus long boom de l’histoire du capitalisme. Depuis 1973 les périodes de crise se sont succédées. L’instabilité du capitalisme est plus forte que jamais, l’exploitation des travailleurs et l’insécurité grandissent jour après jour. De grandes explosions sont absolument inévitables. Mais pour que ces explosions finissent par une victoire des travailleurs, le besoin d’un parti révolutionnaire est plus grand que jamais. L’action spontanée de la masse des travailleurs est comme la vapeur. Le parti révolutionnaire est comme un piston. Un piston est en soi complètement inutile tandis que la vapeur seule se disperse. Pour une victoire des travailleurs la question de la direction est cruciale. Mai 68 devrait être pour nous à la fois une source d’inspiration et un avertissement.

9 – MONDIALISATION : MYTHES ET RÉALITÉ.

Ces dernières années un nouveau mot a fait son apparition dans le vocabulaire –mondialisation. Les dirigeants de tous les partis politiques –qu’ils soient de droite ou de gauche –acceptent ce mot comme un parole d’évangile. La même chose vaut pour la presse, la télévision les rapports des entreprise ou les dirigeants syndicaux Ce mot ramène en fait à l’idée que le marché mondial et les multinationales sont si puissantes que les travailleurs dans chaque pays, ou de chaque multinationales, sont complètement impuissants. Il en est de même pour les états nationaux.

Edward Mortimer, écrivant dans le Financial Times, un journal de droite, utilise le Manifeste du Parti communiste comme soutien de la théorie de la mondialisation. Il cite le passage suivant de Manifeste :

« Poussée par le besoin de débouchés toujours nouveaux, la bourgeoisie envahit le globe entier. Il lui faut s’implanter partout, exploiter partout, établir partout des relations.

Par l’exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays [...] Les anciennes industrie nationales ont été détruites et le sont encore tous les jours. Elles sont supplantées par de nouvelles industries [qui] n’emploient plus des premières indigènes, mais des matières premières venues des régions les plus lointaines et dont les produits se consomment non seulement dans le pays même, mais dans toutes les parties du monde [...] A la place de l’ancien isolement et de l’ancienne autarcie locale et nationale, se développe un commerce généralisé, une interdépendance généralisée des

nations. »

Edward Mortimer, en proclamant que Marx fut le fondateur de la théorie de la mondialisation, voulait lui rendre hommage mais c'est en fait une insulte. Pour le montrer il suffit de quelques commentaires comparant l'économie marxiste et l'économie bourgeoise.

Marx fut tout à fait clair sur sa dette intellectuelle à l'égard de l'économiste classique Adam Smith et encore plus de David Ricardo. Mais il fut tout aussi clair sur le fait que sa propre théorie n'était pas la simple continuation de l'économie classique mais aussi sa négation. Le sous-titre du Capital de Marx est « une critique de l'économie politique ».

Dans la richesse des nations (publié en 1772) Adam Smith décrit très bien l'impact de la division du travail. Il décrit une usine d'épingles dans laquelle chaque travailleur effectue un travail répétitif différent. Cette division du travail accroît la productivité. Marx acceptait cela mais ajoutait que la division du travail fait du travailleur un demi-humain. C'est de là que part son concept d'aliénation. A un trou rond correspond une cheville ronde, à un trou carré correspond une cheville carrée. Mais il n'y a pas de trou dans l'image d'un être humain. Ainsi, les travailleurs ne sont pas simplement formés par le système. Ils ne sont pas comme de l'argile modelée par de grands facteurs objectifs mais des sujets actifs qui ressentent la pression extérieure et la combattent.

Pour Adam Smith et Ricardo la recherche du profit est une activité naturelle. Pour Marx elle est conditionnée historiquement. Le marché, la concurrence entre différents capitalistes, ou aujourd'hui des compagnies capitalistes ou des pays, obligent chacun d'eux à accumuler du capital. S'ils échouent ils sont condamnés. L'anarchie du capitalisme, la compétition entre unités de capital et la tyrannie dans chaque entreprise sont les deux faces d'une même pièce. Les capitalistes qui sont en concurrence font porter le coût de cette lutte sur les travailleurs et les travailleurs réagissent en résistant. Ils ne sont pas seulement des objets de l'histoire. La théorie de la mondialisation, elle, dans la logique de l'économie classique, pousse à l'extrême l'idée que le pouvoir est concentré au sommet de la société tandis que la base est impuissante.

La théorie de la mondialisation pense que cela est justifié. Cela fait parti de l'idéologie de l'économie de marché.

Quand des immigrés essaient de rentrer dans un pays, surtout s'ils n'ont pas la « bonne » couleur de peau, ils sont simplement des migrants économiques, qui doivent être condamnés. Quand une entreprise française achète une entreprise étrangère (ou l'inverse) tout est normal. Si l'employeur impose une augmentation des cadences, c'est normal. Si les travailleurs y résistent c'est du sabotage. La radio donne des nouvelles du style « Bonnes nouvelles, les profits des entreprises ont augmenté de 20% l'année dernière » et quelques minutes plus tard « mauvaises nouvelles, les travailleurs sont irresponsables, ils demandent une augmentation de 5% ».

Le pouvoir des travailleurs dans les multinationales.

Dans cette logique, il est évident que les travailleurs d'une usine qui fait parti d'une multinationale sont sans pouvoir. Si 250 000 travailleurs sont employés par Ford comment une entreprise se quelques milliers peut elle s'opposer à la direction de Ford ? Mais la réalité est exactement l'opposé. Quand 3 000 travailleurs de General Motors entrèrent en grève à Dayton dans l'Ohio en 1996, ils stoppèrent toutes les opérations de General Motors aux États-Unis, au Canada et au Mexique. Plus de 12 500 travailleurs de General Motors furent arrêtés en quelques jours. La grève coûta à la compagnie environ 45 millions de dollars par jours et le gouvernement Clinton implora les deux côtés de négocier.

Quand une grève quasi générale fut déclenchée récemment au Danemark, Saab fut obligé d'interrompre la production de voiture en Suède parce que les composants provenaient de fournisseurs Danois. L'assemblage de moteurs en Finlande dut aussi s'arrêter. Volvo annonça que les chaînes de production en Suède et en Hollande avaient été gravement touchées.

Quand les routiers français firent grève en 1996 et 1997 l'ensemble des pays européens réagirent.

A cause des multinationales, l'impact d'un groupe de travailleurs peut être bien plus important qu'auparavant. Il suffit de comparer les exemples ci-dessus avec la première grève générale de l'histoire qui

eut lieu en 1832 en Angleterre. Les grévistes devaient aller d'une usine à une autre pour faire débrayer les travailleurs.

Derrière la théorie de la mondialisation se trouve une logique complètement mécanique et formelle. La dialectique lui est complètement étrangère. La logique de la mondialisation est similaire à celle qui conduisit le Pentagone à lancer la guerre du Viêt-nam. Les dirigeants américains étaient totalement convaincus de la supériorité militaire américaine et la relative impuissance Vietnamienne.

L'argument était le suivant : au 19ème siècle l'Angleterre soumit l'Inde. La machine militaire américaine dans les années 60 est incomparablement supérieure à celle de l'Angleterre du XIX. En même temps, le Viêt-nam est beaucoup plus faible que l'Inde. Si l'Angleterre pouvait l'emporter au XIX les États-Unis devaient se promener au XX.

En raisonnant de manière dialectique, l'image est exactement à l'opposé. Lors du soulèvement aux Indes de 1857, quand un soldat anglais était tué, quel dommage cela produisait sur l'Angleterre ? Combien vaut la vie d'un soldat anglais, d'un travailleur en uniforme ? Cyniquement disons 1000 F. Un avion américain vaut une centaine de millions de francs. Quelle tentation pour un soldat Vietnamien de lancer une grenade sur cet avion.

La mondialisation et l'état national.

Un autre argument des tenants de la théorie de la mondialisation est que désormais l'état national ne peut rien faire sur le niveau de l'emploi, que la mondialisation a tué le Keynésianisme.

Du début de la seconde guerre mondiale jusqu'à 1973, le monde a connu le plus long boom de l'histoire du capitalisme. Cela fut attribué par l'orthodoxie économique de l'époque au Keynésianisme.

Diminuer les taxes, maintenir les taux d'intérêts à de bas niveaux, accroître les dépenses de l'état, soutenir la demande de telle manière que l'économie soit en expansion, tout cela était le Keynésianisme.

L'expression du soutien le plus enthousiaste pour le Keynésianisme se trouvait certainement dans le livre d'Anthony Crosland, *L'Avenir du Socialisme* publié en 1956. Pour Crosland l'anarchie du capitalisme était en train de disparaître et avec elle les conflits de

classes. Le système devenait de plus en plus rationnel et démocratique. Le capitalisme lui-même allait se dissoudre pacifiquement. Tous les discours sur la production destinée à faire des profits plutôt qu'à répondre aux besoins humains étaient selon Crosland, de véritables non-sens : « L'industrie privée est enfin en train de s'humaniser. ».

Une révolution pacifique avait commencé dans laquelle les conflits de classes seraient unimaginables. « On ne peut imaginer aujourd'hui une alliance délibérée entre le gouvernement et les employeurs pour mener l'offensive sur les syndicats » écrivait-il. « Nous nous trouvons en Angleterre au seuil de l'abondance de masse. » Les socialistes devaient se détourner des problèmes économiques. Vers quoi ?

« Nous devons de plus en plus tourner notre attention vers d'autres et à long terme plus importantes sphères _de liberté individuelle, bonheur et joie[...] plus de terrasses de café, des rues plus claires et plus gaies la nuit, des hôtels et des restaurants de meilleur qualité et plus accueillant [...] plus d'illustrations murales et de peintures dans les lieux publics, de meilleurs designs pour les meubles et pour les vêtements de femmes, des sculptures dans le centre de nouveaux quartiers résidentiels, des plus beaux éclairages des rues et de plus belles cabines téléphoniques et ainsi de suite à l'infini. »

Si la description du capitalisme dans son vieil âge comme humain et rationnel semblait déjà alors absurde, cela l'est encore plus aujourd'hui. Le capitalisme qui était selon les termes de Marx « né couvert de sang et de boue » ne pouvait pas changer qualitativement. C'est un fait que la barbarie du capitalisme est aujourd'hui bien pire qu'il y a cent ans. Il suffit de penser aux chambres à gaz, à Hiroshima et Nagasaki, aux 20 millions d'enfants qui meurent dans le tiers-monde chaque année parce que les banques étranglent ces pays. Le chômage qui touchait 8 millions de travailleurs en Allemagne en 1933, disparut en quelques années non parce qu'Hitler lisait Keynes mais à cause du programme de réarmement. L'explication du long boom fut fournie par la théorie de l'économie permanente d'armement. En 1957, dans un article intitulé Perspectives pour une économie permanente d'armement j'expliquais l'impact du

réarmement sur la stabilité du capitalisme et aussi comment les contradictions de ce processus sapient les bases du boom.

J'expliquais que si tous les pays capitalistes clés dépensaient des moyens importants pour l'armement cela ouvrirait des marchés et ralentirait la chute du taux de profit. Mais si certains pays importants ne participaient pas et ne dépensaient pas leurs ressources pour l'armement pour l'armement, ils bénéficieraient plus du boom. Ils auraient plus de moyens pour moderniser leurs industries plutôt que les dépenser pour des tanks et des avions. Et ces pays l'emporteraient dans la concurrence mondiale. C'est exactement ce qui s'est passé. Tandis que les États-Unis, la Russie, la France et la Grande-Bretagne dépensaient massivement pour leur défense, l'Allemagne et le Japon ne dépensaient presque rien dans ce domaine. Le mark et le Yen devinrent très forts comparés au dollar au franc ou à la livre. En 1973, à la suite de la guerre du Viêt-nam, le dollar s'écroula, le prix du pétrole atteignit des plafonds et le Keynésianisme fut déclaré mort. A la conférence du parti travailliste, en 1976, le premier ministre alors en exercice James Callaghan, lui-même travailliste, déclarait : « Nous pensons, jusqu'à présent, que nous pouvions payer le chemin de sortie de la récession, dans le sens que nous pouvions réduire le chômage par les réductions d'impôts et les augmentations des dépenses publiques. Je vous dis clairement que cette voie de sortie n'existe plus. »

Le Keynésianisme laissa place au monétarisme, convertissant les travaillistes anglais avant même que Thatcher n'arrive au pouvoir puis les socialistes français après quelques mois au pouvoir dans les années 80.

Face à l'orage, le réformisme qui mise tout sur la politique de l'état est voué à l'échec. C'est comme avoir un parapluie de papier c'est utile tant qu'il ne pleut pas.

Pour mettre en échec les attaques du capitalisme, pour défendre des réformes, on doit aller au-delà du réformisme. Seuls les révolutionnaires peuvent désormais lutter de manière consistante pour des réformes.

Si un capitaliste décide de fermer une usine, les travailleurs doivent remettre en cause son droit de propriété. Si pour résoudre le chômage,

la semaine de travail doit être réduite sans baisse de salaire et que le capitaliste dit qu'il ne paiera pas ses travailleurs qu'ils gardent l'usine ouverte, là encore il faut remettre en cause sa propriété de l'entreprise.

Entre le capitalisme et le socialisme, il y a un abîme et non comme le pensent les réformistes un espace qu'on peut combler graduellement. On ne peut pas franchir un abîme par de nombreux petits pas. Le développement du marché mondial n'a pas diminué la capacité des travailleurs à changer la société. Il mine par contre plus que jamais les illusions sur la capacité d'effectuer cette transformation par l'intermédiaire d'États nationaux.

10 – POURQUOI AVONS NOUS BESOIN D'UN PARTI RÉVOLUTIONNAIRE ?

Une conscience inégale parmi les travailleurs

Pourquoi avons nous besoin d'un parti révolutionnaire ? La raison fondamentale tient en deux phrases de Marx. D'une part, il dit que « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » et d'autre part que « dans toute société, les idées dominantes sont celles de la classe dirigeante ».

Il y a une contradiction entre ces deux affirmations. Mais la contradiction ne réside pas dans la tête de Marx. C'est la réalité qui est contradictoire. Si une seule de ces phrase était juste, il n'y aurait pas besoin d'un parti révolutionnaire. Si « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », alors il n'y a qu'à attendre. Les travailleurs s'émanciperont d'eux-mêmes !

Si, par contre, « dans toute société, les idées dominantes sont les idées de la classe dirigeante », alors nous pouvons nous asseoir, les bras croisés, et pleurer car il n'y a rien à faire.

En réalité, ces deux phrases sont justes. La lutte de classe n'est pas seulement une lutte entre les travailleurs et les capitalistes, c'est aussi une lutte au sein de la classe ouvrière. Ce n'est pas vrai qu'un piquet de grève sert à ce que les travailleurs empêchent les patrons de travailler. Les capitalistes n'ont jamais travaillé de leur vie, ils ne vont pas se mettre à bosser pendant une grève. Tenir un piquet de grève signifie qu'un groupe de travailleurs plus avancés va empêcher un autre groupe de travailleurs moins avancés de passer le piquet de grève dans les seuls intérêts des patrons.

La question du pouvoir des travailleurs est ce que Marx appelait la dictature du prolétariat. Pourquoi aurions-nous besoin de prendre le pouvoir si la classe ouvrière toute entière était unie et s'il n'y avait l'opposition que d'une infime minorité de capitalistes ? On pourrait

dire « dehors », et on serait débarrassé d'eux. Si toute la classe ouvrière était unie, on n'aurait qu'à leur cracher dessus pour les noyer.

En réalité, il y aura des travailleurs d'un côté et d'autres, arriérés, du côté de la réaction. Puisque « dans toute société, les idées dominantes sont les idées de la classe dirigeante », les travailleurs sont divisés selon leur niveau de conscience.

Et non seulement ça : un même travailleur peut avoir des idées contradictoires. Il peut être un bon militant syndical, détester le patron, mais quand il s'agit des noirs, c'est une autre histoire. Je me rappelle quand nous partagions notre logement avec un type, un imprimeur, un homme très qualifié. Il partait en vacances et je lui demandai « Est ce que tu prends ton vol demain ? ». Il me répondit « non, je ne peut pas prendre l'avion demain, c'est Vendredi 13, nous allons attendre jusqu'à samedi ». Cet homme du 20ème siècle a des idées qui datent d'un millénaire.

Contre l'opportunisme et le sectarisme

Vous pouvez vous retrouver à tenir un piquet de grève à côté d'un travailleur qui a des propos racistes. Vous pouvez réagir de trois façons. Abandonner le piquet de grève et rentrer chez vous pour marquer votre opposition au racisme : voilà qui serait sectaire, car « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». du coup il faut rester avec lui sur le piquet.

L'autre possibilité est d'éviter le sujet, faire comme si de rien n'était, parler de la pluie et du beau temps en tenant le piquet de grève. Ca, c'est de l'opportunisme.

La dernière réaction possible consiste à argumenter avec la personne contre le racisme, contre les idées dominantes de la classe dirigeante. Argumenter encore et encore. Si la personne finit par être convaincue, excellent. Mais sinon, lorsque les briseurs de grève arriveront, il faudra faire bloc ensemble contre ceux qui attaquent le piquet car « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Un révolutionnaire ne choisit pas entre la discussion et l'action, il combine les deux.

Le parti révolutionnaire : école de la classe ouvrière

La bourgeoisie n'avait pas de parti révolutionnaire vingt ans avant la Révolution française. Les Jacobins (club révolutionnaire, dirigé par Robespierre – NDT) n'existaient pas avant 1789.

Pourquoi faut-il commencer à s'organiser 20, 30 ou 50 ans avant la révolution ? Il nous faut débattre de la nécessité d'un parti révolutionnaire pour diriger la classe ouvrière dans la lutte, dans la révolution.

Les Jacobins furent fondés lors de la révolution elle même.

Pourquoi ? La raison en est que les relations entre les capitalistes et la noblesse sont différentes des relations entre les capitalistes et la classe ouvrière.

C'est vrai que la bourgeoisie a dû renverser la noblesse et que la classe ouvrière doit renverser la bourgeoisie, mais il y a une grosse différence. Ce n'est pas vrai que les nobles possédaient toutes les richesses et que les bourgeois étaient pauvres. La bourgeoisie était riche avant même la révolution. Ils pouvaient s'adresser aux nobles et dire : « OK, vous avez la terre ; nous on a l'argent, les banques.

Lorsque vous serez ruinés, comment ferez vous ? Mélangez votre sang bleu avec notre or, épousez nos filles ». Concernant les idées, ils pouvaient dire : « OK, vous avez les prêtres, nous les professeurs.

Vous avez la Bible, nous l'Encyclopédie. Allez, dégagez ! ».

La bourgeoisie était intellectuellement indépendante des idées de la noblesse. C'est la bourgeoisie qui influença la noblesse, et non l'inverse...

La Révolution française débuta par les États généraux (comprenant les trois États : la noblesse, les prêtres et le Tiers-état, ce dernier représentant principalement les classes moyennes). Quand vint l'heure du vote, ce fut la noblesse et l'Eglise qui votèrent avec la bourgeoisie, non l'inverse.

Pouvons-nous faire de même ? On ne peut pas se tourner vers les capitalistes et leur dire : « OK, vous avez vos usines Ford, Renault et compagnie. Nous, nous avons juste une paire de chaussure ». En termes d'idées, je ne sais pas combien de capitalistes sont influencés par le Socialist Worker (hebdomadaire du Socialist Workers Party britannique – NDT). Par contre, des millions de travailleurs sont

influencé par le Sun (quotidien populiste, sexiste, raciste qui tire à près de 5 millions d'exemplaires – NDT).

Le parti révolutionnaire de la bourgeoisie a pu apparaître au cours du premier acte de la révolution. Il n'eurent rien à préparer – ils avaient confiance. Que se passa t'il le 14 juillet 1789 ? Robespierre, le leader des Jacobins, suggéra de construire une statue de Louis XVI sur la place de la Bastille. Il ignorait que trois ans plus tard, il couperait la tête de Louis XVI. D'où vient le nom même de son parti, les Jacobins ? C'était le nom du monastère où ils se réunissaient. S'ils avaient su que quatre ans plus tard ils allaient exproprier tout le patrimoine religieux, ils ne seraient sûrement pas donné le nom d'un monastère.

Ils étaient indépendants, ils étaient fort et ils purent résoudre ces questions. Nous sommes dans une situation complètement différente. Nous faisons partie d'une classe opprimée qui n'a jamais appris à gérer la société, parce que les capitalistes possèdent non seulement les moyens de production matériels, mais aussi de production intellectuelle.

Dans le Manifeste du parti communiste, Marx dit que les communistes généralisent à partir de l'expérience historique et internationale des travailleurs. En clair, on n'apprend pas uniquement de sa propre expérience. Ma propre expérience est mince. Chacun d'entre nous a une expérience fantastiquement petite. Il nous faut généraliser et pour cela, il nous faut une organisation qui soit capable de le faire. Je ne peut pas connaître la Commune de Paris. Je n'y étais pas, j'étais très jeune en 1871 ! Il faut donc qu'on nous transmette l'information.

Trotsky a, pour cette raison, écrit que le parti révolutionnaire est la mémoire de la classe ouvrière.

Trois types de partis

Il y a trois types de partis ouvriers : révolutionnaire, réformiste et centriste.

Dans le Manifeste du parti communiste, Marx décrit la nature du parti révolutionnaire en ces termes :

« Quelle est la position des communistes par rapport à

l'ensemble des prolétaires ? Les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres parti ouvriers. Ils n'ont pas d'intérêts qui les séparent de l'ensemble du prolétariat. Ils n'établissent pas de principes particuliers sur lesquels ils voudraient modeler le mouvement ouvrier.

Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points : 1. Dans les différentes luttes nationales des prolétaires, ils mettent en avant et font valoir les intérêts indépendants de la nationalité et communs à tout le prolétariat. 2. dans les différentes phases que traverse la lutte entre prolétaires et bourgeois, ils représentent les intérêts du mouvement dans sa totalité.

Pratiquement, les communistes sont donc la fraction la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays, la fraction qui stimule toutes les autres ; théoriquement, ils ont sur le reste du prolétariat l'avantage d'une intelligence claire des conditions, de la marche et des fins générales du mouvement prolétarien. »

Le second type de parti est le parti réformiste. Lors d'un discours au deuxième congrès de l'Internationale communiste en 1920, Lénine caractérisait ces partis comme des « partis ouvriers bourgeois ». Bourgeois, car ils ne rompent pas avec le système capitaliste. Mais pourquoi ouvrier ? Ce n'est pas parce que les travailleurs votent en leur faveur. Il y a parfois plus de travailleurs qui votent pour les partis conservateurs, de droite, c'est à dire pour des partis clairement capitalistes. Lénine caractérisa le Parti socialiste de parti ouvrier car il exprime la nécessité qu'ont les travailleurs de se défendre contre le capitalisme. Lorsque l'on observe les congrès du Parti socialiste, il est évident que les membres ont des attentes différentes de celles des capitalistes et de la droite. Dans un congrès d'un parti conservateur, le public applaudit quand l'orateur s'en prend aux syndicalistes, aux noirs, glorifie l'armée et la police... Au Parti socialiste, on applaudit quand les orateurs demandent un meilleur système de santé, une meilleure éducation ou des logements. Entre les partis révolutionnaire et réformiste, il y a un troisième type

de parti : le parti centriste. Sa principale caractéristique est qu'il est bâtard. Il n'est ni réformiste, ni révolutionnaire ; comme une mule, résultat de l'accouplement entre un cheval et un âne, il est stérile. Dans le parti révolutionnaire il y a une continuité historique. Il peut croître ou décroître mais il continue d'exister. Dans le parti réformiste, il y a une continuité historique. Mais pas chez les centristes. En 1936 le POUM en Espagne comptait 40 000 membres. Maintenant le POUM est mort comme le dodo (oiseau qui s'est éteint suite à la colonisation de l'Océanie – NDT). L'Independent Labour Party britannique avait quatre députés lors des élections générales de 1945. Aujourd'hui, il n'en reste même pas une trace. Le SAP allemand connu la même histoire. Il était constitué d'un mélange de gens venant de la droite du KPD dirigés par Brandler, de pacifistes issus du SPD et d'autres personnes venant d'horizons divers. C'était un parti d'une taille significative au début des années trente. Il n'en reste rien.

Les révolutionnaires enseignent et apprennent de la classe ouvrière

Le parti révolutionnaire donne une direction à la classe ouvrière sur la base des expériences passées. OK, donc si le parti enseigne aux travailleurs, une question simple émerge aussitôt : qui enseigne au professeur ? Il est extrêmement important de comprendre que l'on peut apprendre de la classe ouvrière. Toutes les grandes idées viennent des travailleurs eux-mêmes.

Dans le Manifeste du Parti communiste, Marx dit qu'il faut un gouvernement des travailleurs, la dictature du prolétariat. Puis en 1871, il écrit que les travailleurs ne peuvent pas prendre le contrôle de l'ancienne machine d'État, les travailleurs doivent la détruire – sa vieille armée, sa police, sa bureaucratie. Nous devons détruire cette structure hiérarchique et construire un État d'un genre nouveau – sans armée permanente, sans bureaucratie – dans lequel tout représentant est élu et reçoit le même salaire qu'un ouvrier moyen. A t il trouvé cela après avoir étudié au British Museum. Non, non. En fait les travailleurs s'étaient emparés du pouvoir à Paris et c'est exactement ce qu'ils avaient fait.

Marx a appris d'eux. Les staliniens ont toujours affirmé que Lénine avait inventé l'idée du soviet. De toute façon, dans la littérature stalinienne, Lénine a tout inventé ! Leur conception est celle d'une hiérarchie religieuse. On a la correspondance de Lénine et on peut y lire que quand les travailleurs mirent en place le premier soviet, Lénine écrivait quatre jours plus tard : mais à quoi ça sert ?

Dans la lutte, les travailleurs eurent besoin d'une nouvelle forme d'organisation. Ils firent la dure expérience qu'en période révolutionnaire, un comité de grève dans une usine n'est pas suffisant. Il faut un comité de grève qui relie toutes les usines ; Voilà à quoi sert le soviet : les délégués de toutes les usines se réunissent pour mener la danse. Et c'est ce qu'ils firent. Lénine les suivit.

Le parti a toujours à apprendre de sa classe, toujours.

Le parti est-il toujours en avance sur sa classe ? En général oui, sinon ce n'est pas un parti révolutionnaire. Ainsi, lorsque la première guerre mondiale éclata en 1914, les bolcheviks étaient très en avance sur leur classe. Ils étaient contre la guerre quand la majorité des travailleurs étaient pour.

Puis vint 1917. En août et septembre 1917, Lénine n'arrêtait pas de répéter que le parti était en retard sur la classe. Il fallait la rattraper vite. La raison était simple. Les travailleurs avaient manqué de confiance pendant si longtemps, que du coup ils étaient en retard par rapport au parti. Mais soudain, la situation change, et ils changent vite, très vite.

Le problème, pour les révolutionnaires, c'est que nous avons besoin d'une routine pour survivre. Mais cette routine vous pénètre. On ne remet plus en cause le fait d'être en avance sur la classe. Et lorsque les travailleurs se mettent à bouger, on se retrouve à la traîne ! Ce n'est pas parce qu'on est un parti révolutionnaire qu'on sera toujours à même de donner une direction. Il faut lutter, lutter sans cesse pour donner une direction. Il faut apprendre, apprendre sans cesse, pour avancer toujours.

Ceci ne concerne pas seulement les périodes révolutionnaires. Vous trouverez, sur un lieu de travail, un révolutionnaire qui milite depuis 20 ans, un bon camarade, et quelqu'un de complètement nouveau, qui milite depuis quelques mois. Pour lancer l'activité, le nouveau

camarade sera bien plus en avance que celui qui a 20 ans d'expérience. Vous retrouvez cela encore et encore.

On ne donne pas une direction aux luttes comme on met de l'argent à la banque pour qu'il gagne de la valeur. On défend et on teste une direction tous les jours, tous les mois. Alors, pour les révolutionnaires, ce qui compte, c'est ce qu'on a fait la semaine dernière et ce qu'on fera la semaine prochaine. On apprend de 100 ans d'expérience, mais la chose essentielle, c'est ce qu'on fait la semaine à venir. On doit se battre pour donner une direction.

Les membres des partis réformistes sont passifs et s'adaptent aux idées dominantes

Parce qu'ils veulent gagner le nombre maximum de voix, les partis réformistes cherchent le plus petit dénominateur commun. Ils s'adaptent eux-mêmes aux idées dominantes, aux préjugés. Croyez vous vraiment qu'aucun député socialiste ne connaisse l'oppression des gays et des lesbiennes. Pourtant, lors des élections de 1983, Patricia Hewitt, la secrétaire de Neil Kinnock (dirigeant du parti socialiste britannique –NDT), répandit dans le Sun des attaques contre les « détraqués » de gauche qui dans les conseils municipaux soutenaient les gays et les lesbiennes. Pourquoi fit-elle cela ? Parce qu'elle pensait qu'ainsi elle pourrait devenir populaire. J'ai un tract, écrit par un homme nommé John Strachey. Il se caractérise lui même comme marxiste. En 1929, il se présenta aux élections législatives et eut un problème : il semblait juif. Il diffusa alors un tract avec en tête « John Strachey est Britannique » et menaçant de traîner en justice toute personne disant qu'il est juif. Pourquoi dit-il ça ? Je dois dire que je suis juif, mais tout membre du SWP qui sera traité de juif répondra « bien sûr, je suis juif, j'en suis fier ». Nous n'avons pas à le nier.

Mais si vous voulez ratisser le plus large, vous devez vous adapter aux idées les plus répandues. Les partis réformistes sont par conséquent de grands partis mais extrêmement passifs. Un livre, intitulé Labour's Grassroots, donne la composition selon les âges du parti socialiste britannique. En 1984, il y avait 573 sections des jeunes socialistes, en 1990 15 seulement. Il y avait trois fois plus de

membres de plus de 66 ans que de membres de moins de 25 ans. Les membres sont interrogés sur leur temps consacré au militantisme dans le mois. 50% répondent rien, 30% moins de 5 heures (soit une heure par semaine) et seulement 10% entre 5 et 10 heures.

Cela les amène à être extrêmement passifs. Le corollaire de cela, c'est le contrôle bureaucratique.

Et puis il y a les sectaires. Ceux-là ne se soucient que de ceux qui sont d'accord avec eux.

Les révolutionnaires sont ceux qui sont politiquement distincts de la majorité de la classe ouvrière, mais qui en même temps en font partie.

La question pour les révolutionnaires, c'est de se relier aux travailleurs non révolutionnaires. Comment se relier aux gens qui sont d'accord avec 60% de nos idées et comment, dans la lutte, aller vers les 80% d'accord. Le sectaire dit : « on n'est pas d'accord à 40%, tu ne m'intéresse pas ». Le révolutionnaire dit : « On est d'accord à 60%, sur cette base là, j'argumenterai avec toi sur les 40% de désaccord, et dans la lutte commune, je tenterai de te convaincre ».

Centralisme démocratique

Quelle est la structure du parti révolutionnaire ? pourquoi parlons-nous de centralisme démocratique ?

Pour aller de Paris à Lyon, il nous faut un bus et un bon conducteur. On n'a pas besoin d'en débattre démocratiquement, on sait ce qu'il faut faire, on l'a déjà fait. Par contre, la transition du capitalisme au socialisme est quelque chose dont nous n'avons jamais fait l'expérience. Nous ne savons pas.

Comme nous ne savons pas, il n'y a qu'une façon d'apprendre, en étant implanté dans la classe et en apprenant de la classe. La question n'est pas que la démocratie résolve tous les problèmes. Pour savoir s'il y a une baisse tendancielle du taux de profit, pour savoir si Marx a raison, ne soumettez pas la question au vote, cela ne voudrait rien dire. Soit il a raison, soit il a tort. Réfléchissez, lisez et décidez.

Il y a des choses qu'il faut soumettre au vote ; Tout ce qui est lié à la lutte doit être testé, car on ne sait pas, tout simplement. Car « l'émancipation sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Nous apprendrons de la classe ouvrière, à travers ses expériences propres.

Il y a une belle description que Lénine donne quand il était caché après les Journées de juillet, alors que le parti bolchevik était devenu illégal et que leur imprimerie avait été détruite. Les bolcheviks étaient accusés d'être des agents allemands. Lénine ne connaissait pas le niveau réel des forces réactionnaires. Il raconte qu'il mangeait avec un ouvrier et discutait avec lui. L'ouvrier lui donna un morceau de pain et dit : « Le pain est bon, c'est parce que, eux, les capitalistes, ils ont peur de nous ». Lénine dit : « Au moment où je l'entendis, je saisis le rapport de force entre les classes. Je compris ce que pensaient véritablement les travailleurs – que les capitalistes ont toujours peur de nous, bien que nous soyons dans l'illégalité, bien que nous soyons battus. Ce n'était pas encore la victoire de la contre révolution ». Si vous voulez connaître le niveau de confiance des travailleurs, comment faire ? On ne peut pas faire un sondage dans la presse. Elle ne nous en donne pas l'opportunité. On ne peut pas discuter avec tout le monde.

La révolution des travailleurs ne peut pas se faire sans une réelle démocratie. L'enjeu de la révolution, c'est d'éduquer la classe ouvrière pour qu'elle devienne la classe dirigeante, pour qu'elle pose les bases du système le plus démocratique, à la différence du capitalisme où vous élisez quelqu'un tous les cinq ans pour vous trahir. Sous le capitalisme, vous élisez les parlementaires, pas les patrons. Sous le capitalisme, on ne vote pas la fermeture d'une entreprise. On n'élit ni les officiers de l'armée, ni les juges. Avec un gouvernement des travailleurs, tout est sous leur contrôle. Tout est en leur pouvoir. C'est la forme la plus extrême de démocratie.

Mais alors, pourquoi avons nous besoin du centralisme ?

D'abord, l'expérience des travailleurs est inégale et il faut réunir ces expériences. Même les membres du parti révolutionnaire sont influencés par des pressions différentes. Ils sont influencés par le tableau social général et par la section des travailleurs à laquelle ils appartiennent.

Pour dépasser cette étroitesse, il faut centraliser l'expérience. On a besoin du centralisme car la classe dirigeante est très centralisée. Si on n'est pas symétrique à l'ennemi, on ne pourra pas gagner. Je n'ai jamais été pacifiste. Si quelqu'un utilise un bâton contre moi,

il me faut un plus gros bâton ! Je ne pense pas qu'une citation du Capital de Marx va empêcher un chien enragé de m'attaquer. Nous devons utiliser les mêmes moyens que nos ennemis. Je ne comprends pas pourquoi les anarchistes affirment que nous n'avons pas besoin d'État. Les capitalistes ont un État. Comment détruire un État sans un autre État ? Il sera simplement constitué de corps armés de travailleurs.

Il faut un parti révolutionnaire de masse

Parler du parti qui dirige la classe , ce n'est pas juste une question d'expérience, de connaissance, de racines. La direction doit utiliser le langage des travailleurs, avoir l'état d'esprit des travailleurs. Il s'agit de parler et d'écouter. Il faut parler le langage des travailleurs. Mais ce n'est pas assez. Il nous faut un grand parti.

Je mentionnais précédemment les Journées de juillet. Quand Lénine fut accusé d'être un espion allemand, 10 000 travailleurs sur les 30 000 de l'usine Poutilov se mirent en grève dans la journée pour dire qu'ils gardaient leur confiance envers Lénine. Pourquoi ? Parce que les bolcheviks avaient 500 membres dans la seule usine Poutilov. Le parti bolchevik avait 4000 membres en 1914, 23 000 après la Révolution de février, un quart de million en août 1917. Avec un quart de million, le parti a pu donner une direction à une classe ouvrière forte de 3 millions de travailleurs.

Pour donner une direction à des millions de personnes, il nous faut un parti fort de centaines de milliers de révolutionnaires. Même le carnaval de l'ANL, magnifique événement rassemblant 150 000 personnes, reste une petite chose comparé aux tâches d'une révolution. Même si pour organiser cela, nous avons eu besoin de six, sept ou huit mille membres du SWP.

Je déteste les gens qui pensent que le marxisme est une sorte d'exercice intellectuel, limité au fait que nous interprétons, que nous comprenons, que nous sommes plus intelligents. Le marxisme est pour l'action et pour l'action, il faut la taille. Pour l'action, nous avons besoin de force. Nous avons besoin d'un parti de masse, de centaines de milliers de révolutionnaires.

11 – L'IMPORTANCE DE LA THÉORIE MARXISTE

Continuellement, Lénine répéta qu'il ne peut y avoir de parti révolutionnaire sans théorie révolutionnaire. Le marxisme a été défini par Marx et Engels comme le socialisme scientifique. La science que ce soit la physique, la chimie ou le marxisme ne peut être apprise par morceau comme une accumulations de slogans. Elle doit être étudiée sérieusement.

Marx et Engels écrivent que les révolutionnaires doivent généraliser l'expérience historique et internationale du mouvement ouvrier, ce ne peut être fait sans étudier, sans théorie. On ne peut rien connaître de la Commune de Paris par sa propre expérience. On doit forcément lire des livres sur le sujet. Trotsky formule la même idée autrement, lorsqu'il dit que le parti révolutionnaire est la mémoire de la classe ouvrière et son université. A l'université, les étudiants étudient.

On doit apprendre le passé pour préparer le futur. Karl Radek, un dirigeant bolchevik décrit dans ses mémoires sur Lénine comment, au cœur de la période tumultueuse que fut l'année 17, celui-ci lui conseilla de lire un livre sur la révolution française – cela lui permettrait de comprendre les tâches qu'ils avaient devant eux.

Pendant la même période, Lénine écrit l'un de ses travaux théoriques de première importance L'État et la révolution. Saint Just au cours de la révolution française dit : « Ceux qui font une révolution à moitié creusent leur propre tombe. »

Toutes les révolutions commencent comme des moitiés de révolutions. Le nouveau coexiste avec l'ancien. Ainsi, en février 17 la révolution renversa le tsar, se débarrassa de la police, établit des soviets –conseils ouvriers dans les usines –tout cela était nouveau. Mais l'ancien survivait : les généraux restaient dans l'armée, les

capitalistes possédaient toujours les usines, les propriétaires terriens la terre et la guerre impérialiste continuait.

Quand Lénine est revenu en Russie, en avril 17, 10 000 travailleurs et soldats l'accueillirent à la station Finlande de Petrograd. Le président du soviet de Petrograd, le menchevik de droite Chkheidze, le salua avec un énorme bouquet de fleurs et déclara : « Au nom de la révolution russe victorieuse vous êtes le bienvenu. » Lénine écarta le bouquet, se tourna vers les travailleurs et dit : « Quelle révolution victorieuse. On s'est débarrassé du tsar ! Les français se sont débarrassé du roi en 1792. Les capitalistes possèdent toujours les usines, les propriétaires terriens la terre, la guerre impérialiste continue. A bas le gouvernement provisoire ! A bas la guerre ! La terre, le pain et la paix ! Tout le pouvoir aux soviets ! » Un historien, Soukhanov a décrit la scène. On pourrait croire que les milliers de travailleurs et de soldats ont crié : « Hourra » pour Lénine. Mais en fait ils restèrent muets. Ils étaient si excités par la fin du tsarisme, la fin de la police, qu'ils ne pouvaient comprendre quiconque critiquait cela. La seule voix, au milieu du silence, fut celle de Goldenberg, un ancien membre du comité central du Parti bolchevik. Il cria : « Lénine est fou ! Lénine est complètement fou ! » Parce que Lénine avait bien en tête les mots de Saint Just, il dirigea la révolution jusqu'à son terme.

Depuis 1917, il y eu plusieurs révolutions qui s'arrêtèrent en chemin et ainsi se terminèrent par une contre-révolution.

Pour donner quelque exemples. En novembre 1918, la révolution en Allemagne se débarrassa du Kaiser et établit des conseils ouvriers – soviets. Hélas, les généraux étaient toujours là, les propriétaires d'usines aussi. En 1919, les officiers de l'armée assassinèrent Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht et d'autres communistes. Et quelques années après les nazis arrivèrent au pouvoir.

En 1979, des grèves de masses culminèrent en une grève générale dirigée par les conseils ouvriers (shoras) et renversèrent le Chah d'Iran. La direction du mouvement ouvrier était le parti communiste (Tudeh) et les Fedayin, tous deux aux ordres de Moscou. Ils voulaient l'unité du peuple iranien avec les islamistes. Ils ont fait des compromis avec Khomeiny et celui-ci les a remboursé par un

massacre.

Le troisième exemple est indonésien. Au début des années 60, le parti communiste indonésien avait 3 millions de membres, beaucoup plus que ce qu'avait les bolchevik en 1917 (250 000). De plus, 10 millions de personnes appartenaient à des organisations qui gravitaient autour du parti. Mais sa direction, stalinienne, voulait l'unité de la nation indonésienne avec tous les musulmans. Ils accordèrent donc leur soutien à un nationaliste bourgeois, le président de l'Indonésie Sukarno. En 1966, le général Suharto un subordonné de Sukarno organisa un coup d'état qui conduisit au massacre d'un million et demi de communistes.

On doit apprendre du passé pour préparer le futur. On doit étudier l'économie marxiste pour comprendre les contradictions du système capitaliste, les forces qui amènent des explosions en son sein. Diriger c'est prévoir. Pour pouvoir prévoir, on doit avoir une compréhension théorique claire de l'économie, la société, l'histoire et la philosophie.

Ce n'est cependant pas suffisant d'avoir une minorité de membres d'un parti qui est au clair théoriquement. Cela devrait être le cas pour tous les membres. Lénine écrivait que dans un parti révolutionnaire il n'y a pas de membres de base, et qu'ainsi tout le monde doit avoir une connaissance du marxisme. Le parti révolutionnaire n'est pas une copie d'une usine capitaliste ou d'une armée. A l'usine, les patrons décident et les travailleurs obéissent. Dans l'armée, les généraux commandent et les soldats doivent se mettre au garde-à-vous. Dans un parti révolutionnaire, chaque membre a le pouvoir de penser, de décider et d'agir.

Bien sûr, en pratique il y a une certaine hétérogénéité théorique à l'intérieur d'une organisation révolutionnaire. Mais cette hétérogénéité doit être nivelée par le haut. Les plus grands dommages que l'on peut causer à une organisation politique interviennent lorsqu'on s'attaque aux intellectuels de l'organisation, au nom d'une attitude prolétarienne. En fait, ce type d'attaque est surtout dirigée contre les travailleurs du parti. C'est une insulte aux travailleurs car cela signifie qu'ils ne sont pas capables d'appréhender la théorie. Pourquoi croyez-vous que Marx ait passé 26 ans à écrire Le Capital ?

D'ailleurs, il ne l'a jamais terminé. Seul le premier volume est sorti de son vivant, les deux autres furent édités par Engels après sa mort. Pourquoi croyez-vous que les marxistes en Russie organisaient des cours du soir, de marxisme, pour les travailleurs dans les années 1890 ?

Un des meilleurs livres en défense du rôle des intellectuels dans un parti révolutionnaire est *Que Faire ?* de Lénine écrit en 1902. Ses opposants, qu'il appelaient économistes, pensaient que les travailleurs étaient incapables d'avoir une conscience politique au-delà d'une conscience syndicale, se contentant de demander de plus hauts salaires et des journées de travail moins longues.

Encore une fois, c'était le révolutionnaire italien Gramsci qui défendit le besoin de créer des ouvriers intellectuels.

C'était l'aile droite du parti social-démocrate qui attaqua Rosa Luxemburg, elle était trop intellectuelle pour eux. Probablement, ils n'aimaient pas qu'elle soit allemande (elle était polonaise) et une femme. De la même manière, en 1923 lorsque Lénine était sur son lit de mort, Staline attaqua Trotsky en tant qu'intellectuel et plus tard l'accusa d'être « cosmopolite », c'est-à-dire, en fait, juif.

Sous-estimer la signification de la théorie dans un parti révolutionnaire est en germe insulter les travailleurs, supposer qu'ils sont incapables d'avoir des idées et s'en désintéressent.

Lire de la littérature marxiste et assister à des réunions théoriques ne suffit pas pour appréhender la théorie marxiste. On doit avoir autour des membres du parti une périphérie proche. Lorsque Lénine disait que tout le monde dans un parti révolutionnaire est un leader il voulait dire que chaque membre doit donner une direction aux travailleurs qui sont hors du parti. Par exemple, n'importe quel révolutionnaire a autour de lui plusieurs personnes, au boulot, le voisinage les amis etc. Ces personnes vont lui poser des questions auxquelles il devra répondre.

Par exemple. Quelqu'un peut dire : « Tu es pour la révolution, mais regarde la révolution Russe, elle a mené à la tyrannie. Pourquoi devrais-je la soutenir ? » Si le membre du parti peut expliquer ce qui s'est passé en Russie après la révolution, que la défaite de la révolution allemande a conduit à l'isolement de la Russie, expliquant

du coup sa dégénérescence et ainsi l'arrivée de Staline qui devint le fossoyeur de la révolution et le dirigeant d'un pays capitaliste d'État. Alors le camarade a une vision claire de la théorie. Les discussions avec des non-membres rendra clair ce qu'il sait, et plus important, ce qu'il doit savoir et apprendre.

Le cœur du marxisme est la dialectique, le dialogue entre membre et non-membre. Comment un militant révolutionnaire arrive à amener des personnes à discuter avec lui ? La clé c'est de vendre un journal révolutionnaire, non seulement aux manifestations et devant des meetings ou encore dans la rue, mais aussi autour des lui, à quelques individus, régulièrement, que ce soit au boulot, aux voisins etc. Ainsi le vendeur les connaît et a des discussions régulières avec eux.

Lénine écrivait que le journal révolutionnaire est l'organisateur du parti. Comment cela ? Pas seulement, à l'intérieur du parti (organisation de la diffusion, des ventes et la récupération de l'argent), mais il doit permettre aux membres d'organiser leur périphérie. Il est courant de voir des journaux se vendre lors de manifestation ou dans la rue, mais la vente régulière autour de soi a une énorme importance. Une organisation qui n'a pas de périphérie conséquente n'est pas une organisation révolutionnaire mais une secte passive qui est au bord de la désintégration. Des révolutionnaires sans périphérie sont comme des poissons hors de l'eau.

12 – LES RÉVOLUTIONNAIRES ET LE RÉFORMISME

Marx a écrit que l'émancipation des travailleurs est l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. En même temps, il disait que les idées dominantes dans une société donnée sont les idées de la classe dominante. Ces deux affirmations sont contradictoires. Mais la contradiction ne se trouve pas dans la tête de Marx. Elle se trouve dans la réalité. Si l'une des deux affirmations était vraie à l'exclusion de l'autre, alors il n'y aurait pas de place pour un débat d'idées. Si tous les travailleurs sont anticapitalistes, où pourrait-il y avoir une bataille d'idées ? Si tous soutiennent la société actuelle, avec son racisme, son sexisme, etc., là encore, il n'y aurait jamais eu de débat. A cause de cette contradiction dialectique, les travailleurs peuvent être divisés grosso modo en trois groupes. Premièrement, ceux qui soutiennent ouvertement le capitalisme, c'est-à-dire les travailleurs conservateurs. Deuxièmement, ceux qui sont complètement opposés au capitalisme et à l'ensemble de ces conséquences, c'est-à-dire les travailleurs révolutionnaires. Troisièmement, les travailleurs qui, tout à la fois, acceptent le capitalisme et le détestent, ce sont les travailleurs réformistes. Lénine qualifia le Parti travailliste anglais de « parti ouvrier bourgeois » ; « bourgeois » parce qu'il met en avant des promesses capitalistes, « ouvrier » non parce que les travailleurs votent pour lui (à l'époque, en 1920, on trouvait plus de travailleurs qui votaient conservateur que travailliste) mais parce que le Parti travailliste reflète le désir collectif des travailleurs d'améliorer leur sort en opposition aux patrons.

L'arme la mieux organisée dans les mains des dirigeants réformistes est la bureaucratie des syndicats. Entre les dirigeants des parti réformistes et les dirigeants – les permanents – dans les syndicats, se

noie une relation symbiotique : les dirigeants réformistes ont besoin de la bureaucratie syndicale, la bureaucratie syndicale a besoin des dirigeants réformistes. La direction réformiste a besoin des dirigeants des syndicats lorsqu'elle veut freiner les travailleurs ; elle ne pourrait pas le faire toute seule. La bureaucratie syndicale a besoin du parti réformiste pour justifier la trahison envers ses membres et ses appels à l'arrêt de la lutte.

En 1920, au Second congrès de l'Internationale communiste, un délégué britannique, William McLane, déclara que le Parti travailliste est l'expression politique des syndicats. Lénine intervint pour dire que McLane avait tort : le Parti travailliste n'est pas l'expression politique des syndicats mais de la bureaucratie syndicale.

Le champ de bataille principal pour combattre le réformisme se trouve au sein des syndicats, là où le pouvoir collectif des travailleurs s'exprime.

Soyons clair. Les syndicats ne sont pas des organisations pour l'abolition du capitalisme et la construction du socialisme. Le socialisme vise à l'abolition du salariat, à mettre fin à une société dans laquelle la majorité est obligée de vendre sa force de travail et où une minorité est assez riche pour l'acheter. Les syndicats visent à améliorer les salaires, pas à l'abolition du salariat. L'organisation même des syndicats montre cette différence avec le socialisme. Le socialisme vise à l'unité complète de la classe ouvrière. Les syndicats organisent les travailleurs par secteurs de travail. Un enseignant ne peut pas plus adhérer au syndicat des mineurs qu'un mineur peut adhérer au syndicat des enseignants. L'existence d'une bureaucratie syndicale est inhérente à l'organisation syndicale. La tâche des bureaucrates syndicaux est de négocier, de servir de médiateurs avec les patrons capitalistes.

Cette bureaucratie syndicale représente une couche sociale spéciale. Ses membres ne sont pas capitalistes. Les dirigeants de la CFDT n'emploient pas les 600 000 membres du syndicat. En même temps, les bureaucrates syndicaux ne sont pas des travailleurs. Ils ne sont pas exploités par les capitalistes ; ils ne vivent pas sous la menace permanente d'être virés.

Trois principaux camps dans la classe ouvrière

La classe ouvrière n'est pas homogène dans ses opinions, dans ses idées politiques. Elle est divisée principalement en trois camps : les travailleurs de droite, les travailleurs réformistes et les travailleurs révolutionnaires. Même s'il y a des différences qualitatives entre ces trois camps, aucune « muraille de Chine » ne les sépare. Aucun n'est complètement figé sur ses positions et voué à rester le même pour toujours.

Même les travailleurs les plus à droite ont un minimum de conscience de classe : « bien sûr que nous avons besoin des patrons, ce sont eux qui nous donnent du travail puisqu'ils possèdent les usines et sont bien plus malins que nous autres travailleurs... mais, mon patron à moi est un cochon d'avare et mon salaire est bien trop bas ». Les travailleurs les plus à droite finissent effectivement par exploser et faire grève.

Le camp réformiste n'est pas non plus homogène. Il est lui-même divisé en réformistes de droite, réformistes de gauche et centristes. Les centristes sont ceux qui, soit bougent de la droite vers la gauche et se retrouvent pour un temps au milieu, soit bougent de la gauche vers la droite. Au début des années 1980, en Angleterre, quand des millions de travailleurs étaient profondément déçus par le gouvernement travailliste de 1974-79, Tony Benn [principal dirigeant de la gauche travailliste – NDT] rassembla autour de lui un très large mouvement. Des milliers de travailleurs qui étaient auparavant de droite se tournèrent vers la gauche pour le rejoindre, tandis que des milliers d'ancien révolutionnaires, voire des gens qui se disaient encore révolutionnaires, se tournèrent vers la droite pour le rejoindre. Le camp révolutionnaire souffre aussi de fluctuations et d'instabilité. Durant les grands événements révolutionnaires comme ceux de la Russie en 1917, lorsque des millions de travailleurs évoluent rapidement vers la gauche, le parti révolutionnaire se trouve à la marge des masses et est influencé par leur état d'esprit.

Bien sûr, dans le cas de la Russie, les bolcheviks essayèrent effectivement d'influencer les millions de personnes qui s'éveillaient à la politique. Mais dans le même temps, elles influencèrent elles-mêmes les bolcheviks. La majorité des bolcheviks s'adaptèrent à

l'état d'esprit de ces travailleurs en train de se radicaliser.

Le 2 mars 1917, au cours d'une session du soviet de Petrograd, lorsque fut soumise au vote une résolution proposant de remettre le pouvoir au gouvernement provisoire – dirigé par le Prince Lvov, c'est à dire la bourgeoisie – seuls huit députés votèrent contre. Cela signifiait que la plupart des 40 députés bolcheviques ne s'y étaient pas opposés. Bien sûr les bolcheviks n'étaient alors qu'une infime minorité dans le soviet – 40 sur 1 600 députés, soit 2,5 %.

Les partis qui dominaient le soviet, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires prirent une position ambiguë. Ils soutenaient les soviets mais soutenaient aussi le gouvernement provisoire bourgeois. Ils voulaient la paix mais soutenaient la guerre. Ils étaient sensibles aux revendications des paysans qui réclamaient la terre, mais soutenaient un gouvernement qui était le porte-parole des gros propriétaires terriens.

La direction des bolcheviks était elle-même extrêmement confuse. Le 3 mars, le comité de Petrograd des bolcheviques adopta la résolution selon laquelle le parti « ne s'opposerait pas au pouvoir du gouvernement provisoire dans la mesure où ses activités iront dans le sens des intérêts des travailleurs et de la grande masse du peuple en faveur de la démocratie ». La formule « dans la mesure où » (postolkou ploskolkou) était apparue dans la résolution adoptée par le soviet de Petrograd concernant ses relations avec le gouvernement provisoire et devint le surnom désignant cette politique de soutien au gouvernement.

Lénine, alors en Suisse, devint vert lorsqu'il reçut l'exemplaire de la Pravda qui déclarait que les bolcheviques soutiendraient loyalement le gouvernement provisoire « dans la mesure où il lutte contre la réaction et la contre-révolution » – oubliant que le principal agent de la contre-révolution à ce moment-là était précisément le gouvernement provisoire lui-même.

Le 3 avril 1917, Lénine arrivait à Petrograd. Le comité de Petrograd mobilisa des milliers de travailleurs et de soldats pour l'accueillir à la Gare de Finlande. Le président du soviet, Shcheidze, un menchevik, lui souhaita la bienvenue au nom de la révolution russe victorieuse.

La réponse de Lénine fut percutante : quelle révolution russe

victorieuse ? Ils ont fait ça en France il y a plus de cent ans ! Les capitalistes contrôlaient encore les usines, les propriétaires terriens possédaient encore la terre et la guerre impérialiste continuait toujours. A bas la guerre impérialiste ! Le pain, la terre et la paix, tout le pouvoir aux soviets !

On pourrait croire que les déclarations de Lénine furent accueillies par le rugissement d'approbation de la foule. Au lieu de cela, tout le monde fut pris de court. Silence complet.

Bien sûr les révolutionnaires avaient essayé d'influencer les masses, mais ça ne marche pas à sens unique. Les idées de l'écrasante majorité affectent les révolutionnaires. Quelques jours plus tard, Lénine se réunit avec le comité de Petrograd du Parti bolchevique. Il défendit ses Thèses d'avril. Sur les 16 membres présents, deux votèrent en sa faveur, 13 votèrent contre et un s'abstint.

Contre l'opportunisme et le sectarisme

Une organisation révolutionnaire peut subir deux graves dérives : dévier vers l'opportunisme ou vers le sectarisme, et souvent, elle peut zigzaguer de l'un à l'autre.

Pour argumenter contre le réformisme, il faut comprendre les contradictions qui se trouvent au cœur des idées réformistes. Si vous êtes sectaire, vous mettez en avant ce qui vous distingue des autres travailleurs. Si vous êtes opportuniste, vous ne faites remarquer que ce que vous avez en commun avec les travailleurs réformistes. Si vous êtes révolutionnaire vous insistez sur ce que vous avez en commun en même temps que vous argumentez sur les différences.

L'opportunisme consiste à céder à la pression d'un courant qui pousse vers la droite. Le gauchisme évite ce problème en sortant de la rivière pour regarder en sens opposé et dire : « regardez comme je suis fidèle à mes principes ». En pratique, c'est une autre façon de capituler à la pression du courant.

Fermes sur les principes, souples dans l'action

D'un point de vue général, on pourrait dire que, dans une élection au cours de laquelle un parti réformiste – aussi droitier soit-il – affronte un parti capitaliste ou une coalition de partis capitalistes, nous devons

soutenir inconditionnellement, quoi que de façon critique, le parti réformiste.

Quand un conflit éclate entre un parti réformiste très droitier et son aile gauche ou son aile centriste, nous soutenons ces dernières contre la droite. Mais nous devons être toujours clairs sur les défauts de nos alliés du moment. Marx écrivit que les communistes ne mentent jamais à la classe des travailleurs. Ce serait un crime que d'être acritiques envers des alliés inconsistants ou instables.

Parce que la situation objective change tout le temps, une organisation révolutionnaire doit changer de tactique encore et encore. Quand les conservateurs étaient au pouvoir en Angleterre, nous mettions surtout l'accent sur la propagande contre la droite. Au cours des élections législatives, notre principale affiche, sous le titre *Socialist Worker*, disait : « Vous détestez la droite ? Vous ne faites pas confiance à Blair ? Rejoignez les socialistes révolutionnaires ». Parce que nous étions très clairement dans le camp anti-conservateurs, il nous fut possible, après les élections de sortir des affiches disant « nous n'avons pas voté pour voir des attaques contre les handicapés ou les mères seules, où pour les coupes dans les budgets sociaux, etc... ». Le fait que nous étions en même temps très durs avec le Parti travailliste signifia que pas un seul membre du SWP n'en arriva à la position gauchiste de s'abstenir aux élections. Le gauchisme est toujours la punition encourue pour avoir été de l'opportuniste.

J'ai été très impressionné par l'agilité tactique des camarades allemands de *Linksruck* [l'organisation sœur du SWP en Allemagne – NDT], surtout après qu'a éclaté ouvertement le conflit entre Oskar Lafontaine, à la gauche du Parti socialiste, et Schröder. Ils dirent clairement qu'Oskar avait raison dans son opposition au néolibéralisme, à la casse des services sociaux, et à la guerre dans les Balkans. « Le cœur bat à gauche, stoppons la folie libérale de Schröder ». Nous devons défendre Lafontaine et attaquer Schröder. Nous sommes d'accords avec 95 % de ce que dit Oskar contre le fait que Schröder continue la politique de la droite du temps de Kohl. L'accent est mis sur ce qu'il y a de commun entre Lafontaine et nous, sans cacher les différences. Lui argumente en faveur de la régulation

du marché par l'État capitaliste ; nous, nous nous battons pour une économie socialiste planifiée dirigée et gérée par des millions de travailleurs lorsqu'ils auront effectivement pris le pouvoir.

S'adapter sans principes c'est comme faire le caméléon. Le petit caméléon change sa robe du brun au bleu, mais quelle que soit sa couleur, il reste un petit caméléon. D'un autre côté, être rigide et ne pas changer de façon de faire, c'est agir comme un dinosaure. Les dinosaures ne changèrent pas lorsque l'environnement se transforma radicalement. Résultat, ils ont disparu.